Société généalogique de la région de



Le Bercail

Bulletin de la Société généalogique de la région de l'Amiante

Thetford Mines, novembre 1992. Vol. 2, no 1.



Arthur Boulanger, vétéran de la guerre 1914-1918

671, boulevard Smith sud, Thetford Mines QC G6G 1N1, tél. (418) 338-8591
fax. (418) 338-3498

SOCIETE GENEALOGIQUE DE LA REGION DE L'AMIANTE

Société sans but lucratif, elle favorise l'entraide des membres, la recherche sur la généalogie et l'histoire des ancêtres et des familles. Elle favorise la diffusion des connaissances généalogiques par la publication de répertoires généalogiques.

Siège social : Collège de la région de l'Amiante
Centre des médias
671, Boul. Smith Sud
Thetford Mines, Québec
G6G 1N1

CONSEIL D'ADMINISTRATION EXECUTIF 1992-1993

Président : Paul Vachon
Vice-Présidente: Denise Marcoux
Secrétaire : Jocelyne Vallières
Trésorier : Gaétan Charest

CONSEILLERS

Ghislaine Morin, André Gamache
Roger Lafrance, Johanne Fortin
Raynald Turcotte

PUBLICATIONS

Sacré-Coeur-de-Marie
Saint-Jean-de-Brébeuf
Saint-Jacques-de-Leeds
Saint-Ephrem-de-Beauce
Saint-Joseph-de-Coleraine

LE BERCAIL

Revue officielle de la Société généalogique de la région de l'Amiante

COMITES DE LA SOCIETE

Comité	Directeur
Revue	Paul Vachon
Informatique	Robert Boutin
Bibliothèque	L.Pomerleau
Recherche	J. Vallières

HEURES D'OUVERTURE

Lundi au Jeudi : 8h15 - 21h30
Vendredi : 8h15 - 19h00
Du 1er octobre au 1er mai
le dimanche de 13h00 - 16h00

COTISATION DES MEMBRES

Membre individuel 10,00 $ par année
La cotisation comprend l'abonnement à la revue "Le Bercail"

Sommaire:

Mot du président:

Tout d'abord, je désire remercier vivement tout ceux qui ont participé au concours afin de trouver un nom à notre revue, vous trouverez les détails en page 37. Ce numéro de la revue est consacré à un citoyen de St-Pierre-de-Broughton, vétéran de la première guerre mondiale, Arthur Boulanger. C'est sa petite-fille, madame Thérèse Nadeau qui a écrit sa biographie. C'est tout un chapitre de l'histoire du Québec et du Canada qui est raconté dans ce récit; de l'immigration aux Etats-Unis aux horreurs de la guerre des tranchées de la première grande guerre.

Désormais, chaque numéro de la revue sera consacré à un personnage important de notre région. L'importance du personnage est en fonction de son intérêt historique ou généalogique, de son implication dans la région ou de l'intérêt manifesté par les membres. Ainsi, vous pouvez collaborer à la revue en écrivant des biographies de vos ancêtres proches ou lointains. Comme vous pourrez le constater, la biographie de plusieurs de ces personnes est absolument passionnante. Nos personnages ne seront pas tous de Thetford et nous essaierons de couvrir la région, c'est-à-dire le district judiciaire de Frontenac. Nous aurons ainsi des biographies et des généalogies de personnes provenant de Thetford, Black Lake, East Broughton, Garthby, Plessisville, St-Pierre, Laurierville, St-Méthode etc...

Nous allons également publier intégralement des articles de journaux dans chaque numéro. Ces articles seront reproduits en fonction d'abord de leur intérêt généalogique ou historique, même s'ils revêtent parfois un caractère anecdotique, ils peuvent être une source de renseignements fort pertinents dans une recherche sur les familles. Ils sont également un reflet de la vie de notre région.

Nous débutons aussi une chronique sur les familles anglophones de la région. Cette chronique est supervisée par Mme Gloria Wallace Trépanier et traduite par Mme Denise Marcoux, elle se veut un hommage aux tous premiers pionniers de notre région.

Une série d'articles sur la démographie régionale, sur un aspect de l'histoire de la région et quelques nouvelles de votre société complète ce numéro.

Il me fait également plaisir de vous annoncer que nous avons terminé la saisie des registres de l'état civil du Palais de Justice de Thetford. Ce projet a duré plus de quatre ans grâce au travail de dizaines de bénévoles et d'employés. Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour remercier Me Robert Chartrand, directeur du Palais de Justice de Thetford, ainsi que tout le personnel du ministère de la Justice pour leur accueil et leur courtoisie. Les actes de naissances, mariages et sépultures seront informatisés et publiés au cours des années à venir. Les publications à paraître en décembre 1992 sont: les Anglophones du comté de Frontenac, St-Noël, Black Lake et Pontbriand.

Mentionnons enfin que les efforts de la Fédération des sociétés de Généalogie se poursuivent afin de conserver l'accès aux registres de l'état civil.

Paul Vachon

ARTHUR BOULANGER
vétéran de la guerre 14-18

par Thérèse Nadeau

(Voir page 14, pour sa généalogie)

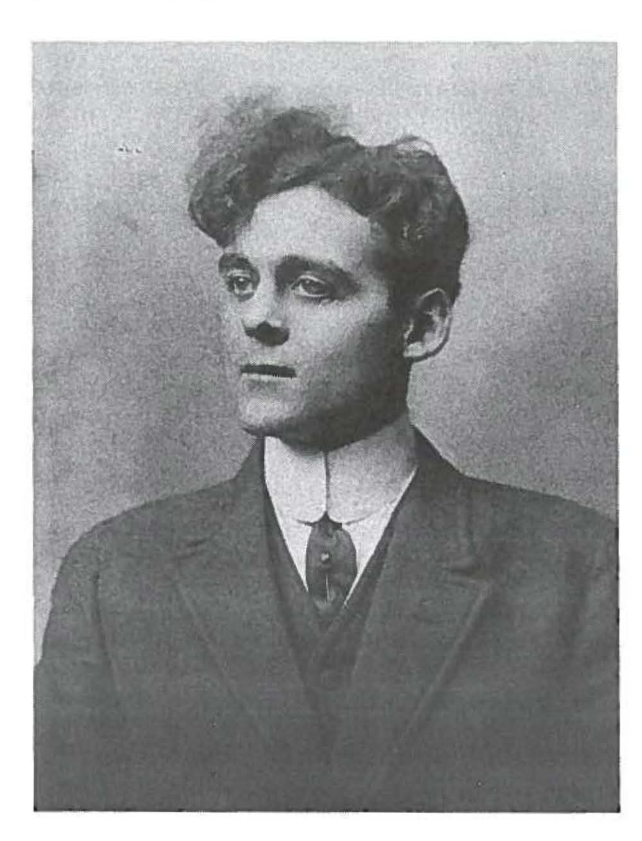
Ses origines

Joseph-Arthur naquit à St-Pierre-de-Broughton le 15 février 1889, fils de Philias Boulanger et de Appoline Cyr. Son parrain fut son grand-père maternel Louis Cyr et sa marraine a été sa grand-mère paternelle Sophie Labbé. Le père de Philias, Louis s'était marié à Sophie Labbé à St-Elzéar-de-Beauce le 14 janvier 1862, mais on le retrouve lui aussi à St-Pierre-de-Broughton en 1885; en effet, les registres de cette paroisse mentionnent la naissance de Cyrille Boulanger fils de Louis et de Sophie Labbé. Philias s'est marié en même temps que son frère Honoré, le 16 avril 1888, ce phénomène est courant, compte tenu du grand nombre d'enfants dans les familles canadiennes françaises de cette époque. Joseph Arthur est l'aîné d'une famille de vingt-et-un enfants.

Philias Boulanger - Appoline Cyr
St-Pierre-de-Broughton
16/04/1888

15/02/1889	Joseph Arthur
01/05/1890	Marie Mathilda (Azilda)
15/11/1891	Joseph Alfred
14/01/1894	Joseph Georges
26/12/1894	Joseph Ludger
25/01/1895	Joseph Omer
22/03/1896	Ernestine M.-Ange (Mérie)
12/06/1897	Louis Wilfrid
20/06/1898	Joseph Edmond
05/09/1899	Cléophas Wilfrid
14/10/1900	Joseph Donat (Josaphat)
25/05/1902	Marie Alma Laura
02/06/1903	Joseph Odilon
22/07/1904	Alida Cordélia
08/11/1905	Philippe Emile
25/11/1906	Donat Lauréat
31/01/1908	Laura Kilda
31/10/1909	Adrien Roméo
11/03/1912	Eva Mérilda

Sa jeunesse



Arthur Boulanger

Lorsqu'il atteint l'âge de seize ans, il quitte St-Pierre pour aller travailler aux "Etats". Il prend sa décision un certain matin, alors que la famille compte déjà plusieurs frères et soeurs et un "petit dernier" qui fait ses premiers pas. Sa mère lui demande d'aller décrocher le ber... Il décide alors qu'il est temps pour lui de partir afin de laisser la place aux autres. Il s'en va travailler dans les chantiers à Gorham, New Hampshire.

Pendant quelques temps, il amasse son argent. Le goût de l'aventure le reprend alors qu'à l'autre bout des Etats-Unis, le 18 avril 1906, un tremblement de terre cause des dommages importants à la ville de San Francisco. En effet:

> "San Francisco n'est plus qu'un amas de décombres. Le plus grand port de la côte Ouest vient d'être ravagé par un terrible tremblement de terre d'une ampleur sans précédent sur le territoire américain.
>
> Il était un peu plus de cinq heures ce matin quand un grondement sourd s'est fait entendre. La ville a été touchée par une série de secousses telluriques consécutives qui l'ont anéantie. La plus destructrice, la troisième, s'est produite vers 8h45. Les habitants ont vécu de folles heures d'angoisse et de terreur. Les avenues sont éventrées, les quais effondrés et les structures d'acier tordues comme des fétus de paille. Les immeubles se sont fendus en deux de la toiture aux fondations comme s'ils avaient été écrasés par le pied d'un géant.
>
> Mille personnes ont été tuées, et l'on entasse toujours plus de corps broyés, dégagés des décombres par des familles désespérées, dans des morgues improvisées. Des milliers de sans-abri en proie à la panique cherchent à quitter la ville maintenant ravagée par de violents incendies, où règne une confusion indescriptible. La loi martiale a été instaurée pour tenter de maintenir l'ordre. D'ailleurs, l'armée et la police ont reçu l'ordre de tirer à vue sur les pillards.
>
> San Francisco est réduit en cendres.

Le lendemain, 19 avril 1906, la même chronique annonce:

> Les destructions provoquées par le séisme ne peuvent être comparées aux ravages causés par les incendies qui ont suivi. Le quartier des affaires a été le premier détruit et des vents violents ont propagé le feu à travers toute la ville. Plus de 20 km carrés sont totalement réduits en cendres et 250 000 personnes sont sans abri. Le long de la côte et dans toute la zone touchée par les secousses, des petites villes sont réduites à des amas de ferrailles et de ruines fumantes. Le montant des dégâts est estimé à 250 millions de dollars pour San Francisco et à 5 millions pour San Jose. Les dommages à la ville d'Oakland et sa région n'ont pas été évalués." [1]

Avec deux amis originaires de St-Pierre, il part en train, traverse les Etats-Unis. Manquant d'argent à l'une ou l'autre des étapes de ce voyage, il s'arrête, travaille afin de poursuivre leur route. C'était facile de travailler, sur le quai de la gare, des employeurs attendaient pour recruter des gens qui pouvaient commencer immédiatement. Rendus dans l'Ouest américain, les trois amis eurent envie de s'en aller au Klondike à la recherche d'or comme beaucoup de gens le faisaient. Ils décidèrent de revenir par le Canada. Au retour, Arthur travaille à Rochester dans un moulin à scie. (Pour plus de détails, voir la publication du journal "Le Soleil" du 18 avril 1906).

La guerre: enrôlement et entraînement

La guerre est déclarée en 1914. Il revient au Québec pour combattre sous le drapeau canadien. Dans un parc municipal de Laconia N.H., son nom figure sur une plaque commémorant le souvenir des soldats de cette ville américaine ayant combattu lors de la première guerre.

Contre l'avis de son père qui voulait lui acheter une terre afin de lui éviter la conscription, il s'enrôle à Montréal le 29 mai 1915 à l'âge de 26 ans. Probablement que le désir de servir son pays et son goût de l'aventure l'incitèrent à se porter volontaire. Lors de sa première permission, portant l'uniforme militaire, il revient à St-Pierre annoncer à sa famille qu'il partira pour la "guerre d'Europe". Il fut attaché au 41e régiment du 22e bataillon d'infanterie pour servir outre-mer. De mai à septembre 1915, il

s'entraîne au Camp de Valcartier, dans la section des "Machines Guns" c'est-à-dire mitrailleuses. Il avait très hâte de partir. Arthur Boulanger est à contre-courant de son temps: très peu de Canadiens français se portent volontaires.

> "Pour les Canadiens français, et particulièrement ceux du Québec, une partie du problème est d'ordre linguistique... Ottawa approuvant du bout des lèvres une milice francophone...Le nombre de volontaires suffit à peine à former un seul bataillon, baptisé 22e Bataillon du corps expéditionnaire canadien, qui se joint au 2e Contingent. Il est le précurseur du Royal 22e Régiment du Canada d'aujourd'hui" [2]

Le départ

Son carnet de guerre (voir page 19) nous apprend que deux mille cinq cent (2500) soldats s'embarquent à Québec le 18 septembre 1915. Le matin du 19 septembre, on ne voit plus la terre: le bateau a appareillé pendant le sommeil des hommes. Plusieurs soldats réalisent que le départ est irréversible: l'angoisse les pousse à vouloir se jeter par-dessus bord. La scène est pathétique. Cependant le carnet nous renseigne aussi sur des moments plus heureux, laissons le parler:

> *"La mer est très calme on a vue une baleine a peu près 200 pieds du Steamers*
>
> *La mer est très calme et la lune parait ce soir il fait bien beau."* [3]

Ils rencontrèrent quelques bateaux et rendus dans la zone de guerre, on a ordonné à tous les soldats de revêtir leur veste de sauvetage pour se protéger des sous-marins. Arthur est affecté régulièrement à la garde sur le haut du navire pour des durées de 24 heures. Lors de son tour de garde, le 27 septembre, le bateau a été immobilisé une dizaine d'heures sans savoir exactement pour quelle raison. La traversée dura onze jours et ils débarquèrent à Plymouth le 29 septembre 1915.

En Angleterre, avant de partir au front, des stages d'étude de maniement des armes à canon alternaient avec des séances d'entraînement... et des soirées de danse.

> *"J'ai été à la ville Hales mere et j'ai été à la danse et j'ai eu bien du bon temps. J'ai fait connaissance avec une belge une jolie fille elle s'est réfugiée ici dans le commencement de la guerre elle venait de Maligne.*
>
> *Au bal ce soir et je me suis bien amusé j'ai rencontré une belle petite fille."* [4]

Des généraux, des membres de la famille royale, des premiers ministres passaient les soldats en revue. Lors d'une imposante parade des troupes militaires alliées à Londres, devant le roi Georges V, il se souvient de soldats québécois qui, au pas militaire et regard tourné vers l'estrade d'honneur, criaient "Salut ti-Georges"!!! On reconnaît là un caractère distinct des canadiens français peu impressionnable par le protocole, si royal soit-il. Arthur n'a jamais pensé de poser un tel geste mais à la fin de sa vie, il avait eu beaucoup de difficulté à le raconter tellement il riait.

La guerre: la vie au front

Les conditions de vie au front étaient difficiles: marcher de longues distances (10, 15, même 20 milles) la nuit avec leur équipement sur le dos, coucher à la belle étoile sous la pluie dans des granges ou des tentes, combattre corps-à-corps, à la baïonnette, creuser des tranchées, affections rotatives par groupes de six pour actionner les canons. Les camps subissaient aussi les bombardements sans compter le pire, la perte de

leurs camarades soldats. Voici d'autres extraits du carnet nous donnant un aperçu de ces difficultés:

> *"Un meurtre a été commis ce soir par un russe qui a lancer un coup de couteau dans le corps d'un policeman un nommé Jolicoeur.*
>
> *L'on a eu un Raid de Zeppelin ce soir l'on a tout été sur le champ de Parade à Minuit il n'est arrivé aucun accident ici.*
>
> *Un accident est arrivé aujourd'hui: un homme s'est fait tuer par une bombe explosive et 5 sont fait blessé.*
>
> *Le camp a été bombarder aujourd'hui et ils nous ont fait mouver."* [5]

Sur 619 636 Canadiens qui ont fait du service à l'étranger durant cette guerre, 66 655 sont morts. La population du Canada était alors d'environ huit millions d'habitants.

La guerre: La Bataille de la Somme

L'année 1916 fut l'année de la bataille de la Somme.

> "A la fin d'août 1916, les hommes de Byng (nouveau commandant du Corps canadien) abandonnèrent la plaine boueuse des Flandres pour la Somme où ils prirent en charge un tronçon du front juste en avant du village de Courcelette. Une fois dans ce secteur supposément paisible ou "normal", ils se trouvèrent engagés dans de violents combats et quelques 2 600 d'entre eux tombèrent avant que ne soit déclenchée la grande offensive.
>
> Celle-ci commença le 15 septembre à l'aube. Le Corps canadien attaqua sur un front de 2 200 verges en face du village de Courcelette. Progressant à l'abri d'un barrage d'artillerie (une nouvelle tactique nouvellement adoptée), l'infanterie était épaulée par des chars blindés, la nouvelle arme qui semait souvent la plus grande confusion dans les rangs ennemis. L'assaut se déroula bien. Dès 8 heures, les Canadiens s'étaient emparés du principal objectif, un bastion appelé "la sucrerie" et ils poussèrent jusqu'à Courcelette. Après avoir repoussé d'innombrables contre-attaques, ils s'arrangèrent même le lendemain pour consolider leur position. L'ennemi faisant alors appel à des renforts, le combat s'intensifia et les gains devinrent négligeables.
>
> Dans les semaines qui suivirent, les trois divisions canadiennes attaquèrent sans relâche tout une série de retranchements ennemis. L'ultime objectif était la tranchée Regina, tristement réputée. Celle-ci résista à tous les assauts et lorsque de nouvelles troupes vinrent prendre la relève à la mi-octobre, les Canadiens avaient seulement gagné du terrain.
>
> La 4e division, venue prendre la relève, eut à se battre dans d'affreuses conditions. Enfonçant dans la boue jusqu'aux genoux, les troupes se trouvèrent engagées dans des combats d'une rare violence et extrêmement meurtriers avec un ennemi opposant une résistance acharnée. Elles réussirent le 11 novembre, malgré un barrage de feu quasiment impénétrable, à s'emparer de la tranchée Regina alors pratiquement nivelée. Une semaine plus tard, au cours du dernier combat de la Somme, les Canadiens s'emparaient de la tranchée Désire, faisant preuve d'une endurance et d'une bravoure peu communes. La 4e division rallia ensuite le Corps canadien sur le front de Vimy.
>
> Les troupes gagnèrent plus de terrain cette année-là. Les pluies d'automne avaient transformé le sol en bourbier et l'offensive s'était enlisée; le front n'avait progressé que de six milles. Le bilan était lourd: 600 000 pertes chez les Alliés et 236 000 furent tués du côté ennemi. La bataille de la Somme méritait bien d'être appelée par les Allemands "das Blutbad" - le bain de sang.
>
> Les divisions canadiennes avaient essuyé 24 029 pertes dans la bataille de la Somme, mais elles avaient justifié leur réputation de troupes de choc. "Les Canadiens" devait écrire Lloyd George, "se distinguèrent à un tel point à l'assaut que pendant le reste de la guerre on les utilisa comme fer de lance dans les grandes batailles. Chaque fois que les Allemands trouvaient en face d'eux le Corps canadien, ils s'attendaient au pire." [6]

La première guerre mondiale, c'est aussi l'emploi de gaz, ce témoignage d'un soldat britannique én fait foi:

> *"De deux à trois cents hommes étaient étendus dans le fossé. Certains se tenaient la gorge. Les boutons en laiton de leurs uniformes étaient verts. Leurs corps étaient tuméfiés. Certains d'entre eux vivaient encore. Ils ne portaient ni ceinture ni équipement et nous avons d'abord pensé qu'il s'agissait d'Allemands. Par curiosité, l'un d'entre nous retourna l'un des morts. Il vit une épinglette de laiton portant l'inscription 'Canada' sur l'épaule du cadavre et s'exclama 'Ce sont des Canadiens!'...*
> *Certains d'entre eux se tordaient toujours sur le sol, la langue sortie...*
> *Puis nous avons voulu atteindre les tranchées canadiennes du front. Il ne restait plus de tranchées."* [7]

Le 15 septembre, à l'aube, le Corps canadien attaqua sur un front de 2 200 verges en face du village de Courcelette. Les 2e et 3e Divisions participent à la grande bataille, où des chars sont utilisés pour la première fois. Leur efficacité semble douteuse cependant:

> "Huit chars sont alloués aux Canadiens. Quatre s'enlisent dans la boue, le cinquième est détruit par un obus, le sixième tombe en panne, le septième fait volte-face juste avant d'atteindre son objectif et le dernier parvient à la troisième ligne de tranchées ennemie où il cause des dommages matériels considérables avant de laisser l'infanterie occuper le terrain conquis." [8]

La 2e Division et particulièrement le 22e Bataillon auquel Arthur est affecté arrive en quelques heures aux abords de Courcelette, qui est à peine plus qu'un amas de décombre. Son carnet nous renseigne sur la précipitation du haut commandement à les diriger vers l'objectif:

> *"A minuit on est parti et marcher jusqu'à 5 a.m. et l'on embarque dans les bus et à 6 a.m. on débarque à Arck et 8 1/2 on est embarquer dans les chars à chevaux et l'on arrive à la Somme à 9 a.p. et l'on a marcher jusqu'à 11 a.p. et coucher à la belle étoile. Le bombardement est très violent il a fait beau tout le long du voyage."* [9]

Le 22e Bataillon repousse quatorze contre-attaques, dont sept dans la première nuit. "Si l'enfer est aussi horrible que ce que j'ai vu à Courcelette" écrit dans son journal leur commandant, le lieutenant-colonel T.L. Tremblay, "je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'y aller". [10]

D'autres témoignages tout aussi horribles nous renseignent sur les horreurs de la guerre de tranchées. Currie, le commandant de la 11e brigade raconte:

> *"Une balle lui avait traversé le nez, mais il ne se souciait pas d'une telle éraflure. L'officier [allemand s'était] retourné pour courir, et il lui avait enfoncé environ quatre pouces d'acier dans les reins, puis s'était approprié son casque."* [11]

Oui, Arthur a vu l'enfer. Le dimanche 24 septembre, il est blessé à Courcelette, vers 10 heures du soir, d'un éclat d'obus à la jambe. Des soldats morts, gisent tout autour de lui. Sans perdre conscience, il se rappelle qu'un soldat allemand empêche un autre soldat de l'achever (sans doute lui a-t-il dit que de toute façon, il ne pourrait survivre). Car les blessés perdant beaucoup de sang n'avaient pas de grandes chances de survivre dans de telles conditions: les unités mobiles de la Croix-Rouge donnant des transfusions sur les lieux mêmes des combats ne firent leur apparition que pendant la guerre civile d'Espagne (1936-39) avec le Dr. Bethune.

Le soldat allemand qui l'avait épargné, le chargea sur ses épaules et parvint après maints efforts et quelques jurons car Arthur est grand et de forte stature, à le hisser jusqu'au bord de la route. Il le dépose et ce soldat allemand repart. Une ambulance de la Croix-Rouge le

ramasse et son voisin de civière est aussi un soldat allemand. Il sera amené à un hôpital français où il subira deux opérations dans les jours suivants. Le 29 septembre 1916, il sera ramené à l'hôpital de Northampton en Angleterre. Il sera opéré à quelques reprises et séjournera dans différents hôpitaux pendant 16 mois. Il reviendra à la vie civile, non mutilé mais avec une claudication à peine perceptible.

La convalescence en Angleterre



"2 février 1917. Bien chers Parents. Je vous envoie le portrait de mon hôpital. Je suis bien. Je vous envoie une enveloppe de Azilda, je l'ai reçu il y a quelques temps et elle était daté du 16 mai. Au revoir. Arthur." (Sic)

Pendant qu'il séjourne dans des hôpitaux pour blessés de guerre et des maisons de convalescences, la ville de Londres n'est pas épargnée par les bombardements. Dans son carnet de guerre, des bombes sont lâchées sur la ville le 16 juin 1917 et le 22 juin, l'hôpital dans lequel il récupère, est bombardé à son tour. Deux soldats sont tués, d'autres sont blessés sérieusement. Son carnet en témoigne:

> "*Les allemands ont jeter des bombes sur la ville cette nuit on a tous descendu dans la cave mais ont en a été quitte.*
>
> *Air raid les Allemands ont jeter 10 bombes dans la ville et une sur l'hôpital 2 soldats tués et 8 blessés sérieusement.*" [12]

Il se souvient particulièrement de la peur des enfants lors de ces attaques pendant que des sirènes annonçaient que tous devaient descendre dans les abris, le sous-sol de l'hôpital dans ce cas-ci. Avant que les adultes aient entendu quelque bruit annonciateur, les enfants se mettaient à crier de terreur comme si leur sens de l'audition était plus sensible que celui des adultes. Quelques instants plus tard, les bruits des avions survolant la ville et les sirènes venaient confirmer ce que les enfants avaient déjà entendu. Selon Arthur, il est impossible que ces enfants ne soient pas restés traumatisés toute leur vie de cette époque car leurs cris reflétaient tant de peur et d'angoisse. Il n'y a pas eu que des moments d'horreur; dans les périodes plus calmes, il profita de l'activité culturelle de Londres: ballets, concerts.

Le retour

Il reviendra en janvier 1918. Le bateau fera escale à Halifax et rentrera à Montréal. Lors de l'escale, un général de l'armée canadienne s'adressa aux soldats. A la fin de son discours, il leur avait dit qu'ils devaient considérer qu'ils étaient maintenant plus âgés de dix ans sur leur âge réel et de ne jamais l'oublier. La dernière étape se termine par un voyage en train Montréal-Québec. Le pont de Québec s'était effondré le 11 septembre 1916, et ce n'est qu'une fois celui-ci reconstruit, le 17 octobre de l'année suivante, qu'un train spécial transportant des invités de la Cie St-Lawrence Bridge le traverse d'une rive à l'autre. Enfin, c'est le 22 décembre qu'il subit sa dernière épreuve: quatre convois lourdement chargés vont tester la résistance de sa structure. [13] Quelques semaines plus

tard, le convoi ramenant les blessés emprunte cette voie, l'appréhension des soldats est très grande.

Arthur n'a pas voulu parler de la guerre. Vers la fin de sa vie, nous sommes parvenus à lui arracher quelques anecdotes seulement. Cette guerre qu'on a appelé par la suite "guerre d'usure" et "guerre de vaillance" a probablement laissé un goût amer à ce soldat engagé pour défendre sa patrie. Il s'était aperçu que les bataillons d'infanterie composés de canadiens étaient envoyés plus souvent qu'à leur tour en avant des bataillons anglais et même de l'artillerie. La réputation des soldats canadiens intrépides repose sur des faits.

De cette période, il lui est aussi resté un respect de l'homme, qu'il soit ami ou ennemi. Il se souvenait probablement de cet allemand qui lui a sauvé la vie. De pénibles souvenirs ont refait surface en octobre 1970. Il fut bouleversé lorsque Pierre Elliott Trudeau promulgua la loi des mesures de guerre. Lui, plus que quiconque, savait mesurer le sens du mot GUERRE et tous les pouvoirs qu'elle pouvait donner aux autorités en place et restreindre en contre-partie les droits et libertés des autres.

Il est resté jusqu'à la fin de sa vie, curieux de l'histoire politique mondiale. Les émissions d'information et son journal quotidien lui étaient essentiels. Il adorait discuter et entendre parler de ce qui se passait ailleurs dans le monde. Il fut toute sa vie un "broughtonnais" ouvert sur le monde et peu impressionné par les drames quotidiens de la vie en temps de paix.

Son mariage

A son retour d'Angleterre en 1918, il retourne vivre aux Etats-Unis, à Laconia N.H.. Il épouse Marie Anne



25 janvier 1921
Marie-Anne Roussin - Arthur Boulanger

Roussin le 25 janvier 1921 à St-Pierre, qu'il connaît depuis toujours puisqu'ils étaient voisins. Il a 33 ans et Marie Anne 21 ans. Ils s'installent à Laconia et Arthur travaille dans une manufacture d'aiguilles comme machiniste et gagnait 29.00 $ par semaine. Au début, son travail consistait à installer un crochet au bout d'une aiguille utilisée dans les machines à tricoter, l'une des dix étapes de fabrication. Parce qu'il démontra des dispositions particulières lorsque les machines brisaient, son patron l'affecta à l'entretien de dix machines. D'où lui venait cette aptitude quand on sait que de venir de la campagne rendait surtout habile dans le soin des boeufs et des vaches? Il a tenté d'expliquer plusieurs années après, cette habilité. Durant son entraînement militaire, il devait démonter et remonter sa mitraillette, les yeux

bandés. Il n'aurait pas fallu que du fond d'une tranchée, un soldat s'éclaire pour remonter sa mitraillette qui subissait elle aussi la pluie, le gel, la boue. La cible aurait été trop évidente pour les bombes ennemies. La parfaite connaissance de sa mitraillette lui aura donné des rudiments de mécanique.

Pendant ce temps, Marie Anne tiendra magasin pendant quelques années, dans un local situé sous leur logis. Dans ce magasin, on fabriquait des habits sur mesure, vendait du tissu, des souliers et des bonbons au comptoir de confiserie. Marie Anne s'occupait de ce comptoir. Dans la même bâtisse, logeait aussi une boulangerie. Six enfants naquirent de leur union: Rachel, Gertrude, Simone, Lionel, Claire et Maurice, et ils ont la double nationalité américaine et canadienne.



1932, Laconia, N.H. Arthur et sa famille

Le retour à St-Pierre

En 1933, ils revinrent s'installer sur une terre à St-Pierre. Pourquoi? La crise économique et le mal du pays, en partie, probablement. Le travail à la manufacture se faisait plus rare, plusieurs employés étaient mis à pied. On gardait Arthur parce qu'il avait une grosse famille de six enfants. Après son départ, trois hommes furent embauchés pour le remplacer. Il en fut choqué. En plus d'être exigeant, le travail se faisait en manipulant de l'huile. Il commençait à avoir des troubles respiratoires.

Le médecin conseilla à sa femme le "grand air" en lieu et place d'une ville industrialisée pour régler des problèmes de santé. Enfin, l'aînée devait entrer au high school à l'âge de 12 ans alors que la moyenne était de 15-16 ans à l'entrée, la différence d'âge les inquiétait. Tout cela mis ensemble, Arthur avec Claire, sa fille de 5 ans, reviendra en train chercher une terre sur laquelle il pourrait s'installer.

Ce retour fut tout un choc pour l'aînée. Les conditions de vie étaient plus faciles aux Etats. Pensons seulement qu'il n'y avait pas d'électricité à St-Pierre, elle arrivera en novembre 1949, sauf erreur. A Laconia, il y avait même des jeux de lumière dans l'arbre de Noël. Aux Etats-Unis, il y avait des oranges à chaque matin; au Québec, au Jour de l'An seulement, car les fruits et légumes étaient rares sauf ceux que l'on récoltait. Il fallait oublier le bon salaire d'Arthur, pour l'époque. Pourtant, Arthur travaillait aux champs et on l'entendait chanter depuis la maison. Il était plus heureux à travailler la terre que de se miner la santé dans une industrie aux émanations sûrement nocives, selon les normes d'aujourd'hui. La famille était maintenant de retour parmi leurs proches.

Malgré les conditions financières précaires comme la plupart des familles de St-Pierre, ils ont voulu que leurs enfants soient instruits. Trois filles firent leur Ecole Normale à Lévis ou St-Georges-de-Beauce, étudièrent le piano et enseignèrent à St-Pierre et St-Jacques-de-Leeds. Un fils fit son cours classique, étudia la médecine

et pratiqua la médecine générale dans le Bas-du-Fleuve. Arthur transmit son bien au fils cadet de la famille en 1950.

Sa retraite

Il s'installa au village de St-Pierre-de-Broughton en 1950, à l'âge de 61 ans. Ce fut une retraïte paisible, des enfants, la santé, ses journaux... et peu de temps après, la télévision. En 1971, il fêta avec son épouse et sa famille, ses cinquante années de mariage. Son bonheur était complet, jamais on ne l'a entendu dire qu'il s'ennuyait ou qu'il était triste de vieillir. Il était toujours de belle humeur, heureux de voir ses enfants et petits-enfants qui lui rendaient souvent visite. Il avait un bon sens de l'humour.

En 1963, leur fille Gertrude et sa famille s'installèrent dans leur grande maison pour avoir soin d'eux. Ils ne furent jamais seuls. En septembre 1976, une mauvaise chute et une fracture à la hanche vint hypothéquer définitivement sa mobilité. Il fut hospitalisé pendant six mois et le 4 mars 1977, après trois semaines d'hébergement au Pavillon de l'Hôpital de Thetford Mines, Arthur s'éteignait à l'âge de 88 ans (ou 98 ans, âge militaire). Une foule impressionnante de parents et amis lui rendirent un dernier hommage lors de ses funérailles. Le cercueil recouvert du drapeau canadien était précédé d'une délégation de l'armée canadienne composée de nombreux vétérans de la région qui ont voulu rendre les honneurs militaires à leur compagnon d'armes et le reconduire à son dernier repos. Sa femme le suivit l'année suivante.



1948
De gauche à droite: En arrière: Claire, Lionel, Maurice, Gertrude
En avant: Rachel, Arthur, Marie-Anne, Simone

Famille Philias Boulanger et Appoline Cyr
St-Pierre-de-Broughton
16/04/1888

Mathilda (Azilda)	16-06-1908	Damase Huppé	St-Pierre-de-Broughton
Alfred	11-07-1916	M. Anna Lessard	Sacré-Coeur-de-Marie
Georges	11-07-1916	Norah Aubert	St-Pierre-de-Broughton
Marie Ange	08-04-1918	Arthur Tardif	St-Pierre-de-Broughton
Omer *	08-06-1920	Marie-Ange Roussin	St-Pierre-de-Broughton
Ludger	04-10-1920	Delvina Lehoux	Robertsonville
Alma	25-01-1921	Albert Gagnon	St-Pierre-de-Broughton
Arthur *	25-01-1921	Marie Anne Roussin	St-Pierre-de-Broughton
Cléophas	05-06-1922	Rose Aimée Gagnon	St-Pierre-de-Broughton
J. Donat alias Josaphat	16-06-1925	Marie Ange Ouellet	Pontbriand
Lauréat	02-09-1930	Antonia Thibodeau	St-Pierre-de-Broughton
Kilda	06-10-1930	Hervé Thibodeau	St-Pierre-de-Broughton
Emile	25-10-1933	Thérèse L'Heureux	St-Pierre-de-Broughton
Mérilda	30-12-1937	Albert Cyr	St-Pierre-de-Broughton
Jos Odilon	25-07-1959	M. Laure Cantin	St-Martin Somersworth, N.H.

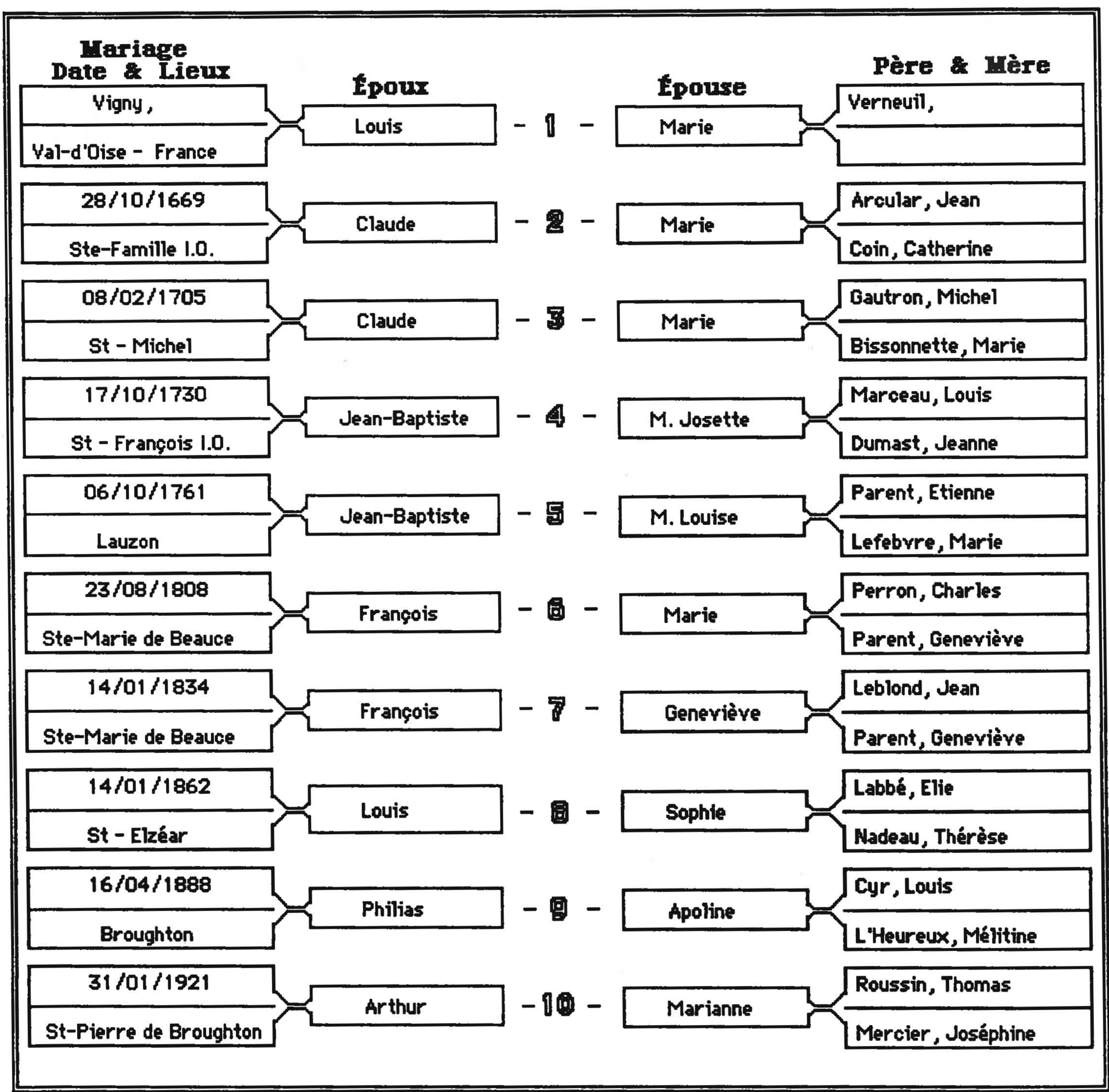
* Les deux frères mariés aux deux soeurs.

Famille Arthur Boulanger et Marie Anne Roussin
St-Pierre-de-Broughton
25/01/1921

Rachel *	28-06-1944	Ernest Blais	St-Pierre-de-Broughton
Simonne *	28-06-1944	Philippe Nadeau **	St-Pierre-de-Broughton
Gertrude ***	25-09-1948	Eudore Landry	St-Pierre-de-Broughton
Lionel	06-06-1953	Mariette Landry	Ste-Hélène, Kamouraska
Claire ***	25-09-1948	Roland Nadeau **	St-Pierre-de-Broughton
Maurice	07-06-1950	Lucille Lessard	Pontbriand

*   Les deux soeurs mariées à la même date.
** Les deux frères mariés aux deux soeurs.
*** Les deux soeurs mariées à la même date

Les Lefebvre dit Boulanger



Mariage Date & Lieux	Époux		Épouse	Père & Mère
Vigny, Val-d'Oise - France	Louis	- 1 -	Marie	Verneuil,
28/10/1669 Ste-Famille I.O.	Claude	- 2 -	Marie	Arcular, Jean / Coin, Catherine
08/02/1705 St - Michel	Claude	- 3 -	Marie	Gautron, Michel / Bissonnette, Marie
17/10/1730 St - François I.O.	Jean-Baptiste	- 4 -	M. Josette	Marceau, Louis / Dumast, Jeanne
06/10/1761 Lauzon	Jean-Baptiste	- 5 -	M. Louise	Parent, Etienne / Lefebvre, Marie
23/08/1808 Ste-Marie de Beauce	François	- 6 -	Marie	Perron, Charles / Parent, Geneviève
14/01/1834 Ste-Marie de Beauce	François	- 7 -	Geneviève	Leblond, Jean / Parent, Geneviève
14/01/1862 St - Elzéar	Louis	- 8 -	Sophie	Labbé, Elie / Nadeau, Thérèse
16/04/1888 Broughton	Philias	- 9 -	Apoline	Cyr, Louis / L'Heureux, Mélitine
31/01/1921 St-Pierre de Broughton	Arthur	- 10 -	Marianne	Roussin, Thomas / Mercier, Joséphine

Généalogie des Boulanger: Claude Lefebvre marié à Marie Arcular (fille du Roi) en la paroisse de Ste-Famille I.O., originaire de Vigny (Val-d'Oise, Ile-de-France. Le vocable Lefebvre dit Boulanger commence à apparaître timidement avec les enfants de Claude, et se généralise par la suite jusqu'au milieu du 19e siècle. Ensuite on abandonne surtout le nom de Lefebvre pour utiliser celui de Boulanger. Ce dernier vient du métier que pratiquait Claude qui était boulanger.

Société généalogique de la région de l'Amiante, 671 Blvd, Smith sud, Thetford Mines. G6G 1N1

B. 10 Jos Arthur Boulanger.

Le quinze février mil huit cent quatre vingt deux, nous prêtre soussigné avons baptisé Joseph Arthur, né le jour même, fils légitime de Philéas Boulanger, cultivateur et de Apolline Cyr de cette paroisse. Parrain Louis Cyr grand père de l'enfant, marraine Sophie Labbé épouse de Louis Boulanger sa grand'mère, qui ont déclaré ne savoir signer. Le père absent. Lecture faite.

P. Savoie. Ptre

SÉPULTURE

No. 6

Boulanger, Arthur

88 ans

Ce sept mars (en lettres) mil neuf cent soixante dix-sept (en lettres)

Nous, prêtre soussigné, avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse

le corps de Arthur Boulanger (les prénoms et le nom), rentier (profession)

de cette paroisse (paroisse, municipalité)

décédé au Pavillon St-Joseph, Hopital de Thetford Mines (municipalité ou hôpital)

le quatre mars (en lettres) mil neuf cent soixante dix-sept, (en lettres)

à l'âge de quatre-vingt-huit ans

Le défunt était fils de feu Philéas Boulanger et de feu (fils, fille de et de)

Apolline Cyr et l'époux de Marie-Anne Roussin (et l'époux(se) de/veuf(ve) de)

Etaient présents à la sépulture Lionel Boulanger, et Maurice Boulanger, tous deux fils du défunt. (noms et parenté des témoins avec le défunt)

qui ont signé avec quelques autres personnes présentes. Lecture faite.

Témoins: Lionel Boulanger [illegible]

Maurice Boulanger

Jean [illegible]

P. Claude Leclerc csc prêtre

M 1
Arthur Boulanger
à
M. Anne Roussin

Le vingt cinq janvier mil neuf cent vingt et un, vu la dispense de deux bans de mariage accordée par l'Ordinaire en date du vingt deux courant, vu aussi la publication de l'autre ban faite au prône de notre messe paroissiale entre Arthur Boulanger, domicilié dans la paroisse du Sacré Cœur, cultivateur, fils majeur de ~~Apollinaire~~ Philéas Boulanger et de Apolline Roy de cette paroisse d'une part; et Marie Anne Roussin fille mineure de Thomas Roussin et de Joséphine Mercier, de cette paroisse d'autre part; ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, Nous curé soussigné avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Philéas Boulanger, de Thomas Roussin et de plusieurs autres dont quelques uns ont signé avec nous, lecture faite. Un mot rayé nul.

Arthur Boulanger
Marie-Anne Roussin
Alma Boulanger,
Albert Gagnon
Thomas Roussin
Philias Boulanger
Alfred Boulanger
Georges Boulanger
Rose-Aimée Gagnon
Cléophas Boulanger
Art. A. Vincent ptre

SAN FRANCISCO EN PARTIE DETRUIT PAR UN TREMBLEMENT DE TERRE

Un cataclysme bouleverse la superbe ville de la Côte du Pacifique et anéantit son aqueduc au moment où un épouvantable incendie menace de réduire en cendres le reste de son ancienne splendeur

DEUX MILLE PERTES DE VIE

On combat la conflagration à l'aide d'explosifs mais la destruction et la mort semblent devoir effacer San Francisco de la face de la terre

Les désastres se succèdent avec une rapidité consternante. On dirait vraiment les phénomènes extraordinaires qui doivent précéder la fin du monde. La nouvelle nous arrivait, ce matin, viâ l'établissement de bourse McDonal, Lespérance & Cie, qu'une épouvantable catastrophe venait de détruire en partie la ville-reine de la côte du Pacifique, San Francisco. M. J. A. Lespérance nous en communiqua immédiatement les premiers détails et nous télégraphiâmes à Toronto et à Washington pour plus de sûreté.

La nouvelle n'était que trop vraie.

A 5 heures, ce matin, une violente secousse de tremblement de terre venait faire crouler le haut édifice (skyscrapers) de San Francisco. Cette première catastrophe n'était que le commencement d'une série d'épouvantables phénomènes sismiques qui eurent bientôt mis en poudre un quartier de la ville, une dépêche annonce que 2,000 personnes ont déjà perdu la vie. On dirait la destruction de Sodome !

Nous laissons parler les dépêches :

San Francis, 18 avril.—Un tremblement de terre, ce matin, a causé l'écroulement de l'immeuble Hobart, dans lequel se trouvaient les bureaux des compagnies du télégraphe et du Northern Pacific. Ce tremblement de terre est un véritable désastre. Un grand nombre de personnes ont été tuées et le feu s'est déclaré par suite de l'écroulement d'une foule de maisons. Malheureusement, il y a disette d'eau. A 5.50 heures plusieurs chocs se sont fait sentir et les employés des compagnies du télégraphe et du Northern Pacific ont pris la fuite. Dans la panique, plusieurs personnes ont été tuées.

San Francisco, 18.—Le tremblement de terre a complètement détruit l'aqueduc. Le feu s'est déclaré dans toutes les directions et il est impossible d'enrayer le fléau dévastateur.

Il n'y a pas de communications directes, les bâtisses des deux compagnies de télégraphe ayant été détruites. Cette partie de la ville où se trouvaient les compagnies de télégraphe est située au centre du quartier le plus commercial de la ville de San Francisco. La superbe fontaine publique sur la rue du marché, donnée à la ville par l'actrice Lotta, a été détruite. La plus grande panique règne dans les hôtels de la basse-ville.

Sacramento, 18.—Un choc de tremblement de terre s'est fait sentir ici, ce matin. La plus grande confusion existe et il est impossible d'avoir des renseignements sur les dommages causés. Il n'est pas encore mention de pertes de vie.

Kansas City, Mo., 18.—Ce matin à 9.15 heures le bureau du télégraphe a reçu l'information suivante de Los Angeles : "Il est rumeur que mille personnes ont perdu la vie par suite du tremblement de terre à San Francisco. Les deux bureaux de compagnies de télégraphes en cette ville ont été détruits. Un incendie qui s'est déclaré fait rage et se dirige du côté sud, vers la rue du marché et l'hôtel "Palace".

L'aqueduc est détruit et en conséquence les pompiers ne peuvent combattre l'incendie. Toutes les affaires sont paralysées.

Washington, 18 avril, 12 h. 30. (Spécial.) — Les appareils sismographiques ont enregistré ce matin un tremblement de terre assez violent. A 5 h. 30, l'aiguille du sismographe était follement agitée de côté et d'autre. Le choc cependant fut à peine perceptible à la population endormie.

San Francisco, 18 avril (Spécial) —Notre ville vient d'être littéralement anéantie par un tremblement de terre, à 5 h. 10 ce matin. Le bouleversement dura trois minutes. Des milliers de bâtisses sont totalement et partiellement détruites. Les pertes de vie sont incalculables.

L'aqueduc est détruit. Il n'y a plus d'eau [illegible] des incendies violents éclatent de toutes parts dans la ville. Nous sommes menacés d'anéantissement. Toutes les communications télégraphiques sont détruites, excepté le système de télégraphie sans fil.

De l'hôtel-de-ville, qui avait coûté $7,000,000, il ne reste plus pierre sur pierre. La plupart des maisons modernes à structure de fer se sont écroulées. Les maisons basses, en brique ou en bois, résistent davantage.

L'excitation, l'affolement, la douleur et la terreur sont à leur comble et indescriptibles.

Au moment du désastre, toute ou presque toute la population de la ville dormait. Des milliers d'êtres ne se sont éveillés de leur sommeil que pour entrer violemment dans l'éternité. Le reste des habitants de la ville, avec des cris de bêtes fauves, se répandirent, à demi nus, échevelés, sauvages, dans les rues et les places publiques.

Par moments, l'écroulement d'un édifice venait diminuer par centaine le nombre des fuyards.

Au milieu de ces scènes d'anéantissement, des hommes, des femmes, des enfants, subitement devenus fous, chantent et rient.

Les animaux domestiques, les chevaux, les fauves de la ménagerie Byron se sont échappés par les rues et augmentent encore l'horreur de cet hécatombe

La panique chasse la foule vers les campagnes.

San Francisco, 18 avril (spécial). —L'incendie continue l'oeuvre de destruction commencée par le tremblement de terre. Dans Market Street, des centaines de maisons viennent d'être consumées. On évaluent à 1500 les pertes de vie dans cette seule partie de la ville.

Les banques, les temples, les bureaux de télégraphe et de téléphone, les gares, les hospices sont détruits. Les communications par voies ferrées sont interrompues.

Le feu continue à faire rage.

San Francisco, 18 avril. — On croit que tous les édifices ayant plus de cinq ou six étages se sont écroulés ce matin. Dans une église des centaines de personnes se sont réfugiées, mais dans l'incendie qui éclata peu après, elles perdirent la vie.

San Francisco, 18 avril. — On évalue à $200,000,000 les pertes matérielles.

San Francisco, 18 avril. — Une vague énorme a balayé la côte ruinant une foule de villas et de maisons de pêcheurs. On ne rapporte encore aucun naufrage.

New-York, 18 avril, (spécial). — De centaines de villes, on rapporte ce matin, que des secousses sismiques plus ou moins violents ont été perçues. On dirait qu'une vague irrésistible a passé sur le continent l'ébranlant tout entier.

Washington, 18 avril (spécial). — Le président Roosevelt a télégraphié aux autorités des villes voisines de San Francisco, d'organiser des équipes de secours. La consternation est indisible.

Reproduction du carnet de notes d'Arthur Boulanger

8 a minuit on est parti et marcher jusqua 5 a.m. et l'on embarque dans les trai et a 6 a.m. on debarque a Arch et a 8½ on est embarquée dans les chars et dans des glass a che-qu et l'on à arrive a la Somme a 9 a.p. et l'on a marcher jusqua 11 a p et coucher a la belle étoile la bombardement est tres violent il a fait beau tout le long du voyage

Septembre

21 Change de tent a 8 hrs a.p. avec ordre de laisser la place sans dire un seul mot ou bien dans le clink Ordre de Michaud.

Dim 26 Il mouille toute la journe et les tentes sont toute remplie d'eau et on s'amuse bien pareille

30 Ordre nous est donner du Major Lelibert qu'on vas partir la semaine prochaine pour l'europe on attends le départ avec hâte

11 Octobe

Saint-Gavina Un homme est tué par accident aujourd'hui a en dessous du stage en voulant ramasser des pommes il s'est fait ecraser il appartenait au 69um battaillon

16 Passé en revue devant le Duc de Connaught

27. Je retourne encore sur la garde a 8½ a.m. pour 24 et le ordre a été donné de porter toujours aux ceinture de sauvetage en garde etre sous marin le navire à arreter a 12 a.m. et repartir a 10 a.p. je ne sait pas pour quel raison.

28 La route continue toujours sans aucuni incident on a rencontrer encore un navire aujourd hui.

Le Journal

par Jocelyne Vallières

Lettre du soldat Arthur Mercier

Reçue par Mme Vve Lazare Mercier par son fils Arthur, actuellement sur la ligne de feu.

France, 16 juin 1915

Chère mère,

Quelques mots seulement pour vous dire que j'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée, je suis toujours content de vous savoir en bonne santé. Je suis toujours en bonne santé moi aussi.

Nous avons eu 4 jours de repos et je crois que ce soir nous allons encore repartir de nouveau. Depuis quelques semaines, chère mère, nous entendons toujours rouler les canons, c'est pire qu'un des plus terrible orage de tonnerre et d'éclairs que vous n'avez jamais vu, c'est seulement pour vous donner une idée de ce que c'est que d'entendre les canons.

Quand on est dans les tranchées l'on dirait qu'on est pour être engloutis à chaque instants par les gros obus qui éclatent, ça en fait trembler la terre. Vous ne pouvez pas vous figurer comment c'est la guerre. Mais un bon et brave soldat n'est jamais effrayé quand même que la terre partirais de dessous ses pieds.

Mais je vous assure chère mère que j'ai bien hâte de retourner au Canada pour vous raconter mon voyage, j'espère que le Bon Dieu me fera cette grâce, c'est ce que je lui demande dans mes prières du soir et du matin.

Pour le jeune Labbé nous n'en n'avons pas eu de nouvelles, mais nous pensons qu'il est prisonnier en Allemagne.

J'ai vu Antaya, Côté, Grégoire, Blanchette, pour Francoeur, je ne sais pas où il est, je ne l'ai pas vu du tout.

J'aimerais bien à vous en écrire plus long, mais je n'ai pas le temps.

Je termine en vous embrassant toute la famille et en vous serrant tendrement la main, en espérant de se revoir encore une fois réunis ensemble pour vous raconter mon voyage.

De votre enfant qui vous aime,

Arthur

Adressez comme suit: Arthur Mercier, No. 23241, First Canadian Contingent, 14th Batt. 4th Company, 3rd Brigade, France[1]

---

[1] "Le Canadien, 8 juillet 1915, p. 1

Lettre du soldat Josaphat Frenette

A son frère Alfred Frenette, Propriétaire du Canadien.

France 1er juillet 1915

Cher frère,

Je viens de recevoir ta lettre du 14 juin ça faisait déjà longtemps que je n'avais pas reçu de tes nouvelles.

Je suis bien content que tes affaires vont toujours bien et je te souhaite bien que ça continue et que le bonheur et la prospérité règne sur ta famille.

Pour mon petit neveu je ne souhaite pas qu'il vienne à la guerre car c'est trop dangereux; pour moi je suis non content de ce que j'ai fait et beaucoup de mes compagnons ont trouvé

misères dans la mort, ce soir que je ne voudrais pas qu'un autre vienne à ma suite entreprendre une campagne aussi dure.

Ensuite je t'assure que ce ne sont pas les balles qui nous effraient ou que nous essuyons mais ce sont les obus contre lesquels l'on est souvent sans défense car elles tuent sur une étendue de 5 ou 6 verges carrées mais j'espère que malgré tous ces obstacles et les dangers que nous courrons chaque jours qu'il viendra un moment ou étant de nouveau auprès de vous, je pourrai vous embrasser tous tendrement et vous faire des récits émouvants de cette guerre cruelle ou toutes les lois humaines sont violées, et ou rien n'est épargné, hommes, femmes et enfants tombent sous les mitrailles ou les balles des êtres barbares qu'on appelle en France "LES BOCHES".

Je n'ai pas reçu de jounaux et je t'assure bien qu'en grande partie les paquets et les journaux arrivent rarement à destination.

Si tu n'as pas le temps de m'écrire bien souvent tu diras à Marie Claire qu'elle m'écrive un peu car je crois bien qu'elle oublie complètement son oncle.

Mon cher frère, j'ai constaté que rien ne vaut LA CANADIENNE, ni la beauté rapportée des Anglaises, ni le charme de la Française ne vaut la grâce de nos Canadiennes, je termine ma lettre en chantant.

"Vive la Canadienne"

Ton frère,

Josaphat Frenette [2]

---

[2] "Le Canadien", jeudi 29 juillet 1915, p. 2.

Lettre du soldat Ernest Côté

Reçue par M. Willie Métivier

France, 26 juin 1915

Bien cher Willie,

Je prends un moment pour répondre à ton aimable lettre que j'ai reçue il y a quelques jours. Je te dis que j'étais bien content de recevoir des nouvelles de tous les amis et quand j'ai vu que vous étiez inquiets de moi, je me suis décidé à écrire quoique je m'étais dit que je n'écrirais pas durant le temps de la guerre.

J'ai "toffé" 3 mois tout de même et c'était pas pour mal faire que je faisais ça cher Willie. J'ai vu tous les boys de Thetford quand on a été du côté de la Bassée, j'ai vu aussi plusieurs amis de Sherbrooke ils étaient tous bien et font des saluts à tout le monde. J'ai à te dire que nous sommes en repos et que l'on doit avoir encore 8 jours de vacances pour aller où l'on voudra et je pense que si j'ai une chance je vais aller à Paris, là on va s'amuser écoute. Tu me dis que les mines marchent toujours, je suis bien content, c'est du bon pour la place. Pour les mariages, ça y va par là. Si Alcide se mari j'aimerais à être là, on aurait plus de plaisir que jamais. Pour ton portrait j'en ai eu un de Ulric.

J'ai à te dire que l'on joue du base-ball comme des bons, je pitch, je catche, et je fas des bats et des balles je suis de tout métier.

Je vais terminer ma lettre en faisant des saluts à tous et au plaisir de se revoir.

Ton ami,

Ernest [3]

---

[3] "Le Canadien", jeudi 22 juillet 1915

Démographie - Sacré-Coeur-de-Marie

par Paul Morissette

Le premier répertoire publié par la Société généalogique de la région de l'Amiante fut celui de la paroisse de Sacré-Coeur-de-Marie. Les données receuillies sur les baptêmes, mariages et sépultures nous ont permis de dégager quelques informations sur la population de cette paroisse. Nous présentons ici ces résultats pour ceux ou celles qui n'ont pas eu accès au volume.

La paroisse de Sacré-Coeur-de-Marie est une des 29 municipalités de la MRC de l'Amiante. Cette paroisse a connu un déclin graduel de sa population. En effet, en 1901, on comptait 1605 personnes; en 1941, on en comptait 1246 et en 1986, il n'en restait plus que 750, ce qui situait cette paroisse au 16ième rang de la MRC de l'Amiante, quant à sa population, cette année-là.[14]

Selon Paul Vachon, président de la Société généalogique, trois raisons principales ont amené la Société à commencer son premier répertoire par cette municipalité. Premièrement, la Société désirait une paroisse qui existait depuis plusieurs années afin de recueillir un nombre de données suffisantes et réaliser ainsi une publication intéressante. Sacré-Coeur-de-Marie remplissait bien cette condition. C'est une des plus vieilles paroisses de la MRC de l'Amiante. Elle fut constituée en municipalité le 10 août 1909, mais elle existait déjà comme mission en 1879, ayant un curé résident, l'abbé Mayrand, qui commença les registres paroissiaux dès cette année-là. La Société généalogique a pu ainsi recueillir de l'information sur une paroisse vieille de plus de cent ans. Une deuxième raison est que l'on désirait une paroisse de grandeur moyenne dans le but de compiler les données dans un délai raisonnable et réaliser assez rapidement un premier répertoire. Enfin la municipalité de Sacré-Coeur-de-Marie est à proximité de Thetford Mines, ce qui a facilité le travail des bénévoles qui ont eu à se rendre au presbytère pour y comparer les données des registres civils avec les registre religieux.

<u>NAISSANCES, MARIAGES et MORTALITES INFANTILES</u>

Analysons brièvement les données que nous avons recueillies sur les naissances, les mariages et la mortalité chez les jeunes enfants.

Si on observe globalement les courbes de la figure 1, on note que la courbe des naissances varie beaucoup plus que la courbe des mariages. Les mariages qui se situent autour de vingt par année durant les vingts premières années de la mission, varient, au plus, entre cinq et quinze par année, durant presque tout le siècle. Tandis que les naissances qui atteignent des sommets jusqu'à quatre-vingts naissances certaines années (1897, 1898, 1905, 1909), diminuent à environ dix par année, durant les années quatre-vingt. La forte natalité, au début du siècle, et la baisse très significative des naissances par la suite s'expliquent par différents facteurs qui sont, aujourd'hui, connus.

Parmi les facteurs expliquant la forte natalité, il y a, bien sûr, les nombreux mariages; les jeunes couples qui s'installaient,

désiraient avoir des enfants. On sait que les enfants étaient grandement désirés à cette époque; une famille avec des enfants était valorisée; de plus les enfants aidaient aux parents sur la terre et à la maison, ce qui constitue un facteur économique non négligeable; ils étaient enfin une garantie pour les vieux jours des parents. Il faut tenir compte de l'influence du clergé catholique, qui encourageait fortement les naissances. Paradoxalement il importe aussi de prendre en considération la mortalité infantile pour expliquer une forte natalité. En effet, si une société encourage les naissances et qu'il y ait, en même temps, une forte mortalité infantile, on fait plus d'enfants pour remplacer ceux qui meurent. C'est ce que l'on observe à Sacré-Coeur-de-Marie; tout le temps que la mortalité infantile demeure élevée (voir figure 2), les natalités demeurent élevées (voir figure 1). Par la suite, grâce à l'amélioration des soins de santé et une meilleure assistance lors des naissances, la mortalité infantile disparaît presque complètement, les naissances de remplacement ne sont plus nécessaires.

Quant aux facteurs qui expliquent la baisse des natalités à Sacré-Coeur-de-Marie, ce sont, sans doute, globalement, les mêmes que ceux que l'on connaît au Québec. Par exemple, on sait que les enfants ne sont plus une main-d'oeuvre pour les parents, mais davantage un coût, il importe d'en limiter le nombre. La vieillesse des parents est assurée, en partie, par l'Etat, les enfants ne sont plus nécessaires pour cette protection. Le clergé a perdu de son influence, les moyens contraceptifs sont facilement accessibles, la femme travaille à l'extérieur ce qui laisse moins de temps disponible pour les naissances et l'éducation des enfants. Un facteur spécifique à Sacré-Coeur-de-Marie, concernant la baisse des naissances, c'est la baisse significative de sa population comme nous l'avons notée précédemment.

MARIAGES selon les MOIS et selon le Jour de la SEMAINE

Lors de la réalisation du répertoire de Sacré-Coeur-de-Marie nous avons aussi mis en relation les mariages avec les mois et le jour de la semaine où l'on se marie.

Les données sur les mois (figure 3) ne nous apprennent rien de neuf sur ce que l'on connaissait, si ce n'est que les habitudes des gens sont restées les mêmes sur une période de cent ans. On note que les gens se marient majoritairement durant les mois d'été et très peu en hiver. Le mois durant lequel on se marie le moins, est le mois de mars. L'explication la plus probable, c'est que ce mois est le temps du carême et l'Eglise n'encourageait pas les mariages durant ce temps de l'année.

Quant à la relation entre le mariage et le jour de la semaine, nous constatons une évolution dans les habitudes des gens. Ainsi, on observe (figure 4), au début du siècle, que les personnes se mariaient principalement le lundi et le mardi. Ce n'est qu'après 1950 que le samedi est devenu la journée principale du mariage tel que nous le connaissons maintenant. L'historien, Jean Provencher, nous fournit des éléments d'explication sur le choix du lundi et du mardi comme journée de mariage:

> "jusqu'à la fin du 18e siècle, on se marie le lundi. Mais en 1790, l'évêque de Québec, Mgr Jean-François Hubert, reporte au mardi la célébration des mariages, "parce que les habitants employaient habituellement le dimanche à préparer le festin". Toutefois, la mesure n'a pas l'effet escompté. "Les noces qui n'étaient que de deux jours, le dimanche et le lundi, le furent

> bientôt de trois et de quatre.' L'évêque coadjuteur, Charles-François Bailly de Messein, déjà en rogne avec son évêque, dit ne pas comprendre cette décision. 'Il est difficile pour un jeune homme de tenir la charrue le lundi quand il pense que le lendemain il sera un homme marié.' Quoi qu'il en soit, désormais les mariages se célébreront le mardi'. [15]

Enfin, si le samedi s'est imposé comme jour du mariage, c'est sans doute relié aux faits qu'après la dernière grande guerre de 1939-1945, l'industrialisation s'est généralisée, que la semaine de cinq jours de travail a été adoptée et que, le samedi étant devenu une journée de congé, il convenait mieux de se marier cette journée-là.

DECES de 1889-1989 et selon le MOIS

Si on observe l'évolution du nombre des décès par année, sur une période de cent ans (figure 5), on note deux pics plus importants. Un premier pic en 1898, avec un total de 53 décès, dont 39 se trouvent répartis de façon assez égale chez les enfants de moins de quinze ans (voir figure 2); les causes exactes d'une si forte mortalité sont probablement dues à une épidémie de diphtérie (maladie très contagieuse). Un deuxième pic se trouve en 1918, en comparaison des années qui précèdent et qui suivent, avec un total de 38 décès, c'est l'année de la grippe espagnole.

Existe-t-il une relation entre les mois de l'année et la mortalité? Sur une période de 100 ans, le nombre de décès se répartit de façon assez égale d'un mois à l'autre (figure 6). Par ailleurs, on note une légère hausse des mortalités aux changements des saisons. En effet, on constate un nombre plus élevé de mortalités durant les mois de septembre et octobre, à l'automne, et durant les mois de mars et avril, au printemps. Toutefois la mortalité en juillet est aussi élevée et contredit cette relation de la mortalité et le changement des saisons. Le mois de juin est le mois durant lequel la mortalité est la plus faible.

Voilà ce que nous avons dégagé des données recueillies lors de la constitution du premier répertoire de la Société généalogique de la région de l'Amiante portant sur Sacré-Coeur-de-Marie. Pour ceux qui désirent aller plus loin dans l'analyse, ils peuvent consulter le tableau à la page suivante lequel donne une information précise sur les baptêmes, mariages et sépultures pour chacune des années depuis 1879.

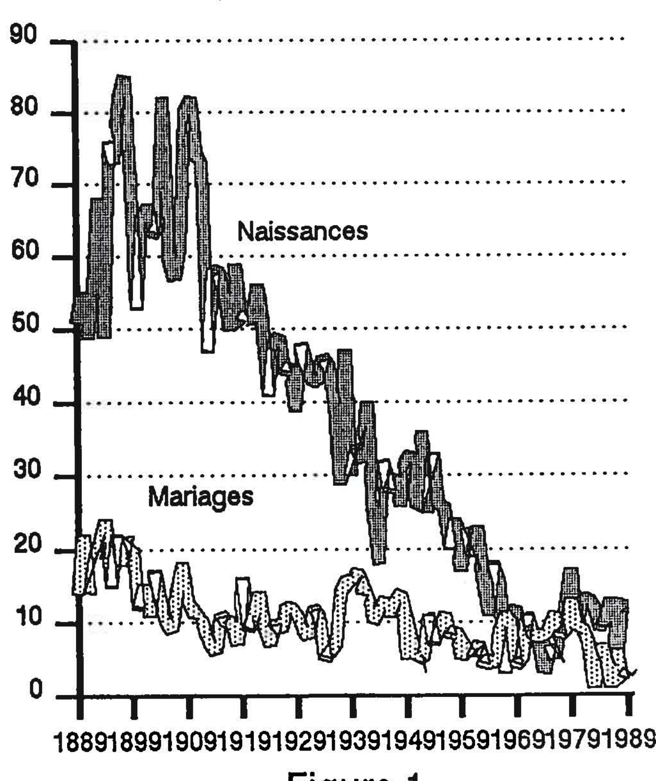


Figure 1

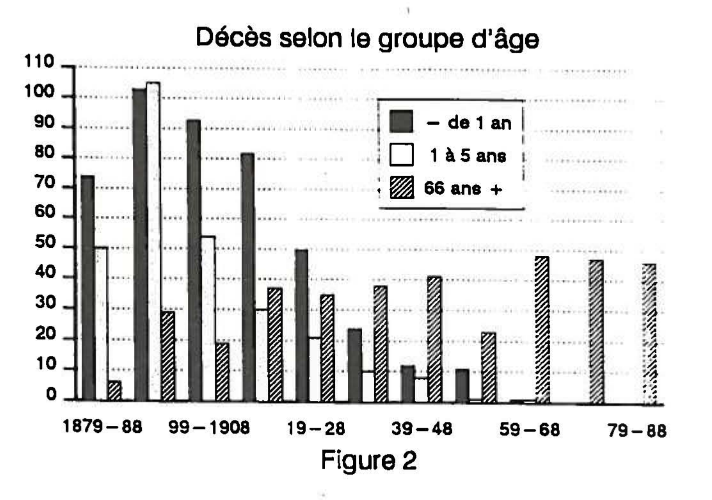


Figure 2

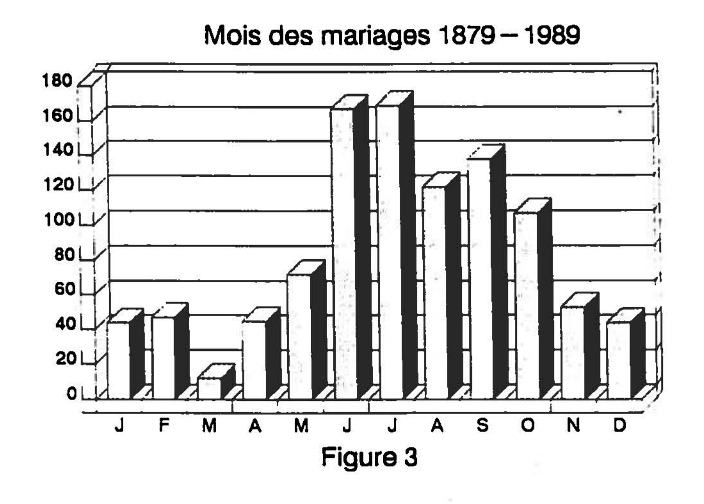


Figure 3

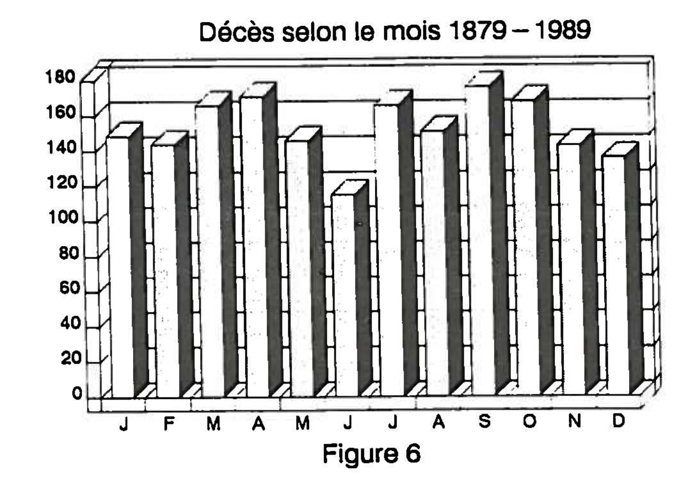


Figure 6

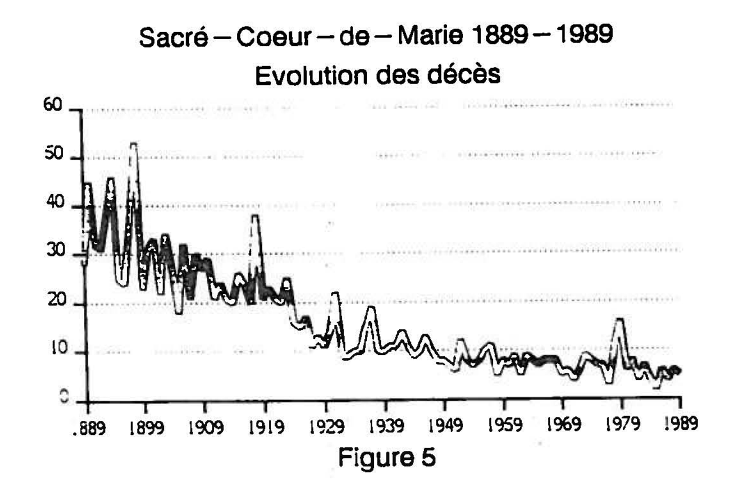


Figure 5

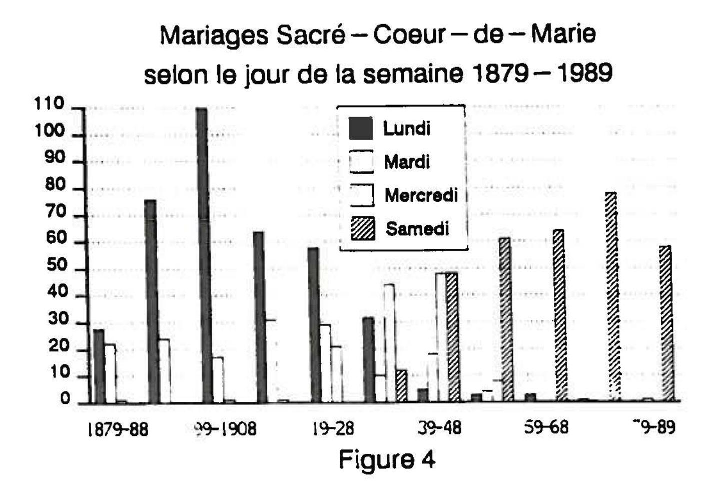


Figure 4

Evolution de la population de Sacré-Coeur-de-Marie

An	B	M	S
1879	9	1	3
1880	42	4	10
1881	43	19	31
1882	48	23	13
1883	69	18	23
1884	59	10	20
1885	70	18	17
1886	68	15	25
1887	60	16	20
1888	56	13	31
1889	51	14	28
1890	55	22	45
1891	49	14	32
1892	55	19	31
1893	68	21	38
1894	49	24	46
1895	76	15	25
1896	73	22	24
1897	82	18	37
1898	85	22	53
1899	70	20	23
1900	53	12	31
1901	65	15	33
1902	67	11	22
1903	63	17	34
1904	64	13	27
1905	82	10	18
1906	60	9	32
1907	57	14	21
1908	61	18	30
1909	80	13	27
1910	82	11	29
1911	74	12	21
1912	73	9	24
1913	47	7	21
1914	58	6	20
1915	58	11	26
1916	55	10	24
1917	50	10	20
1918	59	7	38
1919	51	16	21
1920	52	9	23
1921	51	11	21
1922	56	14	20
1923	51	9	25
1924	41	7	16
1925	48	10	15
1926	49	9	17
1927	44	12	11
1928	45	12	13
1929	39	11	11
1930	48	9	14
1931	45	8	22
1932	43	12	9
1933	43	11	9
1934	46	5	10
1935	45	6	10
1936	40	7	15
1937	29	14	19
1938	47	16	10
1939	30	15	10
1940	34	17	11
1941	32	14	11
1942	40	16	14
1943	26	10	11
1944	18	12	9
1945	32	13	10
1946	28	11	13
1947	30	13	10
1948	26	14	8
1949	32	5	8
1950	33	13	7
1951	26	5	6
1952	36	5	12
1953	25	11	8
1954	33	7	7
1955	26	9	8
1956	26	11	10
1957	20	8	11
1958	24	9	5
1959	17	5	8
1960	23	8	7
1961	19	5	9
1962	23	7	5
1963	16	4	9
1964	11	5	8
1965	18	4	7
1966	15	9	8
1967	3	11	8
1968	10	10	8
1969	12	4	5
1970	5	5	6
1971	9	11	4
1972	8	8	6
1973	8	8	9
1974	3	8	8
1975	7	9	7
1976	5	11	7
1977	9	8	3
1978	12	9	11
1979	17	13	16
1980	9	9	6
1981	13	9	8
1982	13	7	4
1983	12	1	7
1984	9	7	4
1985	10	5	2
1986	13	1	6
1987	4	6	4
1988	12	2	6
1989	12	3	5
1990	9	2	5
TOTAL:	**4316**	**1203**	**1797**

Le chemin de Craig

par Ghislaine Morin

Au début du 19e siècle, le manque de voies de communication constituait une entrave importante au développement de la colonisation. Les Cantons étaient presque restés sans occupants. En 1805, des habitants de la région de Richmond signèrent une pétition pour demander une voie d'accès les reliant au reste de la province. [16] Par son projet routier, Sir James Craig, gouverneur en chef, voulut d'une part encourager l'immigration anglaise et d'autre part satisfaire ces colons. Cette population se composait principalement de "loyalistes" fidèles sujets à l'Angleterre, qui avaient décidé de quitter les Etats-Unis après la guerre d'Indépendance.

Cette guerre avait débuté en 1776 et s'était terminé avec la ratification du Traité de Paris en 1783. L'arrivée des loyalistes se fit durant cette période et après, la route Craig fut construite à partir de 1810, donc 27 ans après la guerre de l'Indépendance. Si on voulait garder les colons et en attirer de nouveaux, il devenait impératif de leur assurer une voie de communication avec le reste de la province.

Le tracé du chemin fut réalisé par l'arpenteur Joseph Kilborne aux frais du Chef des associés du Canton d'Ireland, Joseph Frobisher. Le gouverneur Craig utilisa donc ce tracé pour réaliser son projet. En 1810, Craig fit une demande officielle au gouvernement pour lui laisser construire la route entre la capitale et la frontière américaine. La majorité française de la Chambre rejeta la requête de Craig. [17] Le gouverneur se tourna alors vers l'armée et confia la direction des opérations de construction au Major Robinson et nomma le Quartier-Maître Général J. Kempt inspecteur. En utilisant les soldats, le Gouverneur espérait s'en tirer financièrement à moindre coût que s'il avait engagé des habitants de la campagne. D'ailleurs, de nombreux soldats et officiers furent payés en recevant des terres qui longeaient le chemin Craig.

Le 2 août 1810, la Gazette de Québec annonçait:

> " Mardi dernier au matin, des parties des différents Régiments de cette garnison, au nombre d'environ 200 hommes, ont traversé la Rivière afin d'aller ouvrir un chemin depuis St-Gilles à travers les townships de Leeds, Inverness, Halifax, Chester, Tinwick jusqu'à Shipton sur la rivière St-François. Le chemin à Shipton communique avec les autres chemins des Etats-Unis." [18]

Les soldats travaillèrent très forts vu les mauvaises conditions de température et le sol peu propice. Craig, dans une lettre à son secrétaire Ryland, en août 1810, lui faisait part de ses préoccupations:

> *"Nous avons commencé la route vers les Cantons: ceci était nécessaire et urgent parce que nous étions presque acculés à la famine. [...] Présentement, cette partie du pays est tellement privée de communications que l'on croirait qu'elle ne nous appartient pas.* [19]

Le 1er novembre 1810, la Gazette de Québec publiait:

> "Un chemin de 75 milles a été coupé à travers d'anciennes forêts, faisant un bon chemin de voiture de Québec à Shipton. Il a généralement 15 pieds de largeur, débarrassé de toutes souches et autres embarras et lié et

embelli par 120 ponts de différentes grandeurs dont 24 traversent de grands ruisseaux".[20]

Le chemin Craig permit d'établir un service de diligence entre Québec et Boston. L'on partait de Québec le lundi pour arriver à Boston le samedi de la même semaine. La réservation des places se faisait chez Josiah Stiles, près de la porte St-Jean à Québec et chez John Palmer sur le marché de la Haute-Ville.

Voici l'itinéraire proposée:

Lundi:	"De Québec, en passant par St-Nicolas, St-Gilles, Leeds jusque chez M. Brown dans le canton d'Ireland.
Mardi:	La diligence se rend chez M. Tilton à la rivière St-François, en passant par Chester, Tinwick et Shipton.
Mercredi:	Elle continue par Brompton, Orford, Ascott, Compton, Hatley, Barnston, Stanstead jusque chez M. Salesbury à la ligne 45 degrés à Stanstead.
Jeudi:	Elle poursuit par Derby, Salem, Brownington, Barton, Sheffield, Lindon, St-Johnsbury, Barnet, Rygate, Newburry jusqu'à Haverhill.
Vendredi:	A Haverhil, les voyageurs font le raccordement avec les diligences qui vont aux Etats-Unis.
Samedi:	Arrivée à Boston."

[21]

La première diligence à opérer sur une base régulière fut celle de Richard C. Porter. En 1815, selon l'arpenteur Joseph Bouchette, le trajet était assez pénible particulièrement le printemps. Les sorties de rochers, les souches et les débris d'arbres rendaient la voie d'un carossable peu reposant. Les parties marécageuses étaient recouvertes de billots étendus côte à côte. Plusieurs voyageurs se plaignaient également du manque d'auberges permettant d'accorder repos et nourriture. Sur une distance de 60 milles il n'y avait ni hôtels ni auberges et sur 27 de ces 60 milles, il ne s'y trouvait qu'une seule maison de colons.[22]

En 1814, le gouvernement alloua des contrats pour la réparation et l'amélioration du chemin. Cependant, les autorités ne démontrèrent que peu d'intérêts pour cette route, parfois par négligence, parfois par crainte que ce chemin ne devienne une voie d'invasion pour nos voisins américains. En effet, en 1812, une nouvelle guerre avait éclatée entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Le Canada, colonie de l'Angleterre était menacé et plusieurs combats eurent lieu en sol canadien. La route Craig devenait donc une voie d'invasion, c'est sans doute ce qui contribua, en partie, à son abandon.

Au pont de Craig, sur la rivière Palmer, l'auberge Palmer fut ouverte quelque temps mais ne répondit pas à l'attente des voyageurs. Le Dr. Caux, nous rapporte dans son ouvrage intitulé: Notes d'histoire sur la seigneurie de Beaurivage, que l'imagination des anciens attribua une légende à l'hôtel Palmer. Cette légende expliquerait la fermeture de cet hôtel. En voici le récit:

"Autrefois, il y avait au haut du chemin Craig, un hôtel tenu par des gens avaricieux. La pension était médiocre et peu de voyageurs s'y arrêtaient. De temps à autre, cependant, la nuit, en surprenait quelques-uns, venir y demander un gîte. Un soir, une pauvre femme d'Halifax descendait à St-Gilles visiter sa fille malade et demanda à coucher à l'aubergiste. Celui-ci la prenant pour une mendiante allait lui refuser l'hospitalité quand survinrent deux voyageurs richement mis qui donnèrent pour la pauvre voyageuse, le prix de son coucher. La bourse bien remplie du généreux inconnu fit briller

d'envie les yeux de l'aubergiste. Mettant à la disposition de la femme un grabat dans la salle d'entrée, il conduisit les voyageurs dans une chambre de l'étage supérieur. Vers minuit, la femme fut réveillée par des bruits étranges de corps lourds, de pas précipités, de cris étouffés puis de celui d'une trappe pesante qui retombe. Après ce fut le silence que seul le bruit de la chute prochaine et des eaux rapides de la rivière venaient troubler.

Ne pouvant retrouver le sommeil à cause de la peur, la pauvre femme essaie de s'expliquer la nature de ces bruits insolites. Elle se rappelle la mauvaise réputation de l'hôtelier, de la lueur sinistre qu'elle a perçue dans les yeux avides de ce dernier; l'ensemble lui fait pressentir que ses bienfaiteurs ont été tués.

Vite elle se lève et s'enfuit dans la nuit vers St-Gilles. Une heure ne s'était pas écoulée durant laquelle elle avait mis une bonne distance entre l'auberge et elle-même, qu'elle fut rejointe par un cavalier qu'elle reconnut pour l'hôtellier en personne.

-Où allez-vous comme ça, la mère? -Dans l'aube qui pointait la pauvre grelottait plus de peur que de froid. -Vous dites: 'Parlez fort car vous savez, je suis pas mal sourde! -C'est vous qui désertez comme ça sans dire un mot à personne? Nous étions inquiets de vous la mère! -Ma fille est bien malade à St-Gilles. Je ne pouvais dormir étant trop inquiète. Et puis, c'est frais la nuit pour marcher'.

Le cavalier se disait:'Est-elle au courant de quelque chose? Puis après un instant de réflexion, 'elle est trop sourde!' -Et il tourna bride lentement pendant que la vieille de son côté plus morte que vive, repartait. Après s'être cachée quelques heures dans le bois, elle regagna heureusement les premières maisons habitées et alerta le capitaine de la milice de St-Gilles.

La police de Québec enquêta et finit par découvrir une trappe au plancher de la chambre à coucher des voyageurs et auprès d'énormes bûches, du sang teintait encore une de ces bûches. Le lit de la rivière Palmer fut fouillé. Dans les remous on trouva deux cadavres retenus au fond par d'énormes pierres. L'hôtellier, dit la légende, fut pendu et c'est depuis ce temps que cet hôtel est resté fermé." [23]

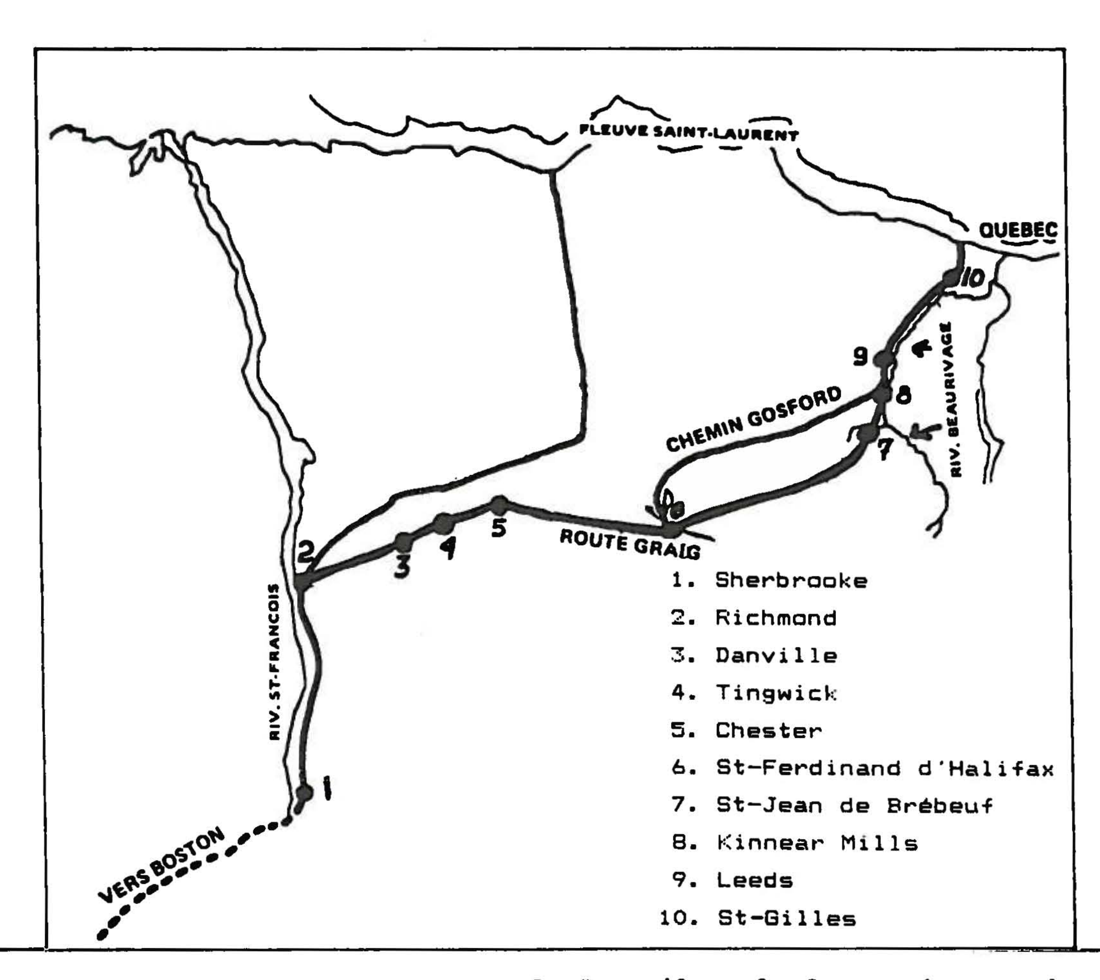
En 1823, les autorités législatives apportèrent des amendements à la loi de 1796 concernant les routes, on menaçait de poursuites en justice les propriétaires absents qui n'entretenaient pas leur section de route et s'ils n'obéissaient pas, leurs terres seraient saisies et vendues. [24] En 1829, il faut se rendre à l'évidence, les colons étaient trop pauvres pour entretenir la route selon le rapport même des commissaires Andrew et Evans. M. Felton, dans un autre rapport, allait plus loin et établissait le coût des réparations et de l'entretien de la route à 2,700 livres pour faire du Chemin Craig l'artère principal entre les Cantons et la Ville de Québec. [25] Le gouvernement n'octroya que 1,600 livres après le dépôt de ce rapport. En 1832, seulement deux familles s'établirent sur le Chemin Craig entre Ireland et Tingwick. En 1837, l'assemblée législative fut abolie et tous les octrois arrêtés. Les commissaires des routes sont remplacés par des inspecteurs de paroisse. En 1841, la situation se détériore davantage et l'échec de l'inspecteur chef R. Antrobus de Québec est davantage dû à son manque d'attention et son incompétence qu'aux nouvelles lois municipales. Au début des années 1830, on se rend compte que le chemin Craig ne sera jamais une voie de communication facile. Pour le remplacer, on entreprendra, dès 1829, de construire une nouvelle route qui prendra le nom de chemin Gosford. Cette route passe à St-Ferdinand. Quelques temps après, deux autres routes "The Outlet Road" et le chemin de la Kennebec viennent pallier aux lacunes de la "Craig Road". [26]

Le chemin Craig ne produisit pas les retombées anticipées au plan de la colonisation. Mal entretenu,

il ne répondait pas aux attentes des colons. La majorité du peuplement, selon les registres anglo-protestants du district judiciaire de Frontenac, (comprenant entre autres les municipalités de Leeds, Inverness, Ireland, St-Ferdinand et Kinnear's Mills), se situe entre les années 1838 et 1873. Les naissances les plus nombreuses sont en 1838 (148 naissances), 1854 (165 naissances) et 1873 (178 naissances). Même si on constate que les colons se sont établis le long du parcours du chemin Craig, comment expliquer que cette route a eu une quelconque influence trente ans après sa construction? [27] A la fin du XIX ième siècle, la population française commence à remplacer la population anglophone et en 1901 il n'y a plus que 79 naissances pour tout le district. Vers le milieu du XIX ième siècle, le trajet original fut un peu modifié à cause de l'importance que prirent certaines paroisses telles que Princeville (Stanford), Plessisville (Sommerset), Victoriaville et Arthabaska. La correction apportée au trajet est devenue la route actuelle entre Québec et Stanstead et est demeurée la même depuis à peu près 1850.

Quoiqu'il en soit, le chemin Craig reste la première route à pénétrer dans les cantons, à encourager l'immigration britannique et à promouvoir le commerce entre les colons et les centres commerciaux d'importance à cette époque.

LE TRACE DE LA ROUTE GRAIG



Les Familles anglophones
LES ALLAN

par Gloria Wallace-Trépanier

Le premier Allan qui s'est établi à Leeds se nommait John (Jack) et son épouse, Margaret Dunn. Il était originaire de Sterlingshire en Ecosse. Ils ont passé leur premier hiver (1821-22) à St-Gilles. En 1822, ils s'établissaient à Leeds sur les lots 2A, 2B et 3A du Rang 11 qu'ils avaient acheté d'un ancien soldat sommé Blacklock. A partir de ce temps, il devint fermier.

CHARLES, fils de John, est né le 13 septembre 1824 et devint également fermier sur le bien paternel. Il avait une stature imposante: 6 pieds 4 pouces et 290 lbs, et portant des chaussures de pointure 14. Il a épousé Agnes Oliver qui décédait le 6 février 1902. Charles, décédé le 8 mai 1910, était conseiller et marguiller de l'Eglise Presbytérienne.

WILLIAM OLIVER, fils de Charles, succéda à son père pour cultiver la ferme paternelle. Il était commissaire d'école et marguiller des églises Presbytérienne et United. Il avait épousé Elizabeth Thompson, une enseignante qui fut la première présidente de la Women's Missionary Society, fondée en 1890. Ils eurent cinq fils: Charles, James, John, William Samuel et Richard.

Il est décédé le 11 octobre 1939 à l'âge de 86 ans. Son épouse décédait à son tour le 9 novembre 1945 à l'âge de 92 ans.

WILLIAM SAMUEL (Will), fils de William et d'Elizabeth Thompson, est né le 29 avril 1894. Il fréquenta l'école de la rivière Sunday, dans le 10e Rang. L'année scolaire ne durait alors que 6 mois. Durant sa jeunesse, Will aidait son père sur la ferme et son loisir favori était le jeu de croquignole. Il épousa Jessie Roberta Little, le 22 juin 1926, "opératrice de téléphone" à Leeds. Ils ont eu 4 enfants: Helen Little, née le 18 novembre 1927 et qui épousa Eric McRae, le 12 septembre 1952; Ernest Robert, né le 5 décembre 1929 et qui épousa Francis Marshall, le 29 juin 1952; William Keith, né le 19 décembre 1934 qui épousa Phyllis Elizabeth Guy, le 11 mai 1962; Eric Charles, né le 20 août 1944 qui épousa Diane Beattie, le 7 juin 1969.

Will avait une ferme sur le lot 3A du Rang 11. Il réside toujours dans sa maison construite en 1886. Il fut maire de la municipalité du Canton de Leeds durant 10 ans et fut également commissaire d'école. Il fait actuellement partie du conseil de l'Eglise Candlish United de Kinnear's Mills. Il partage son temps entre sa famille, sa maison et son église. Monsieur Allan raconte que le premier orgue de l'église Presbytérienne a été acheté en 1906. Avant ce temps, l'orgue était considéré comme un instrument du diable. Il se souvient également de l'unification des Eglises en 1925 alors que l'église Méthodiste était la première à se joindre.

Will raconte une anecdote à propos d'un jeune homme qui était sorti avec sa blonde un soir et à qui des amis avaient joué un tour. Ils avaient mis des oeufs dans le rectum de son cheval et alors qu'il ramenait sa blonde à la maison, le cheval laissait échapper des gaz et

les oeufs sont sortis. "By gorry", dit-il, je n'ai encore jamais vu un cheval pondre des oeufs".

RICHARD LILLICO (Dick), fils de William Oliver Allan et de Elizabeth Thompson, est né le 18 juin 1896 et fréquenta l'école de la rivière Sunday pendant 9 ans et, par la suite, l'école de Kinnear's Mills. Il fréquenta également l'Académie d'Inverness mais dut y renoncer quand il attrapa la scarlatine. Durant sa jeunesse, il travaillait avec son père et aimait faire des travaux de menuiserie. Il participait aux veillées familiales et jouait du violon à l'occasion. Les soirs d'Halloween, il devenait un bon joueur de tours. Monsieur Allan fit son service militaire en Angleterre durant la Première Guerre mondiale où il devait réparer les wagons et la machinerie. Il se souvient des dimanches où il devait huiler les armes mais, à son avis, c'était mieux que d'aller parader à l'église.

Dick fit l'acquisition de son premier moulin à scie situé sur le lot 2 du Rang 12, en 1920. Sa maison fut construite en 1894. Le 10 octobre 1928, il épousait Barbara Catherine McKee. Ils ont eu deux enfants: John Thompson, né le 20 août 1936 et Sheila Eunice, née le 22 août 1940. Monsieur Allan a opéré un moulin à scie toute sa vie. Le premier moulin fut détruit par un incendie en septembre 1954, reconstruit durant l'hiver 1954-55 et remis en opération en juin 1955. C'était le seul moulin à scie de la région actionné à la vapeur.

Monsieur Allan était un administrateur des propriétés de l'église Candlish United et un des fondateurs du Kinnear's Mills Home. Il a également contribué à l'organisation de la Société historique du comté de Mégantic. Dick a dessiné le "Tartan des Cantons de l'Est" et l'a fait homologuer. Monsieur Allan se souvient de l'origine du nom de la rivière "Sunday". La milice sous les ordres du commandant James Craig, durant la construction du fameux "Chemin Craig", a dû construire un pont sur la rivière et l'a fait un dimanche.

JOHN (Jack), fils de William Oliver Allan et d'Elizabeth Thompson, naquit en 1892. Il épousa Edith Pearl Montgomery. Ils eurent deux enfants: Margaret Elizabeth qui épousa Russell Little le 19 juin 1953 et William Lawrence. Jack qui avait une ferme sur les lots 2B et 2A du Rang 11, fut conseiller durant plusieurs années et maire durant l'année précédant son décès. Il était également président de la société d'agriculture et marguiller de l'église Candlish United. Il est décédé le 4 juin 1956.

WILLIAM LAWRENCE, fils de John Allan et de Edith Montgomery, naquit le 23 avril 1929. Il fréquenta l'école Sunday durant 8 ans et l'école de Kinnear's Mills durant 3 ans. Il aimait les promenades à cheval et les glissades durant l'hiver. Il travaillait à la ferme de son père et participait aux réunions et aux danses des Young People. Le 19 septembre 1958, il épousait Audrey Pearl Guy. Ils ont eu trois fils: Kenneth Lawrence, né le 12 juillet 1959, étudiant au Collège Champlain de Lennoxville; Russell Charles étudiant au Collège Johnson de Thetford Mines et James Melville, étudiant à l'école St-Patrick de Thetford Mines. Lawrence a pris la relève sur la ferme de son père, permettant ainsi à 7 générations de la famille Allan de se succéder sur cette ferme. La maison de Lawrence fut construite vers 1857. Sa mère réside avec lui et sa famille. Il a été commissaire d'école et est le président du Kinnear's Mills Home.

ERIC CHARLES, fils de William Samuel Allan et Roberta Little, naquit le 20 août 1944 et fréquenta l'école de Kinnear's Mills. Durant sa jeunesse, il aidait son père sur la ferme, participait aux soirées de danse et jouait au hockey. En 1969, Eric épousait Diane Jessica Cecile Beattie. Ils ont un fils, Robert Eric, né le 9 septembre 1969 qui fréquente l'école St-Patrick, et une fille Tammy Diane, née le 24 juillet 1973. Eric demeure sur le lot 1A du Rang 11, dans une maison construite vers 1877. Sa principale occupation est la ferme, il est membre de la Loge I.O.O.F. #54 de Leeds et est pompier volontaire. [28]



Au premier rang, M. et Mme William Oliver Allan
En arrière, de gauche à droite, Charles, Richard, John, James et William

Traduit de l'anglais par Denise Marcoux - mars 1992

Acquisitions

par Léandre Pomerleau

Beauce et les Beaucerons : portraits d'une région, 1737-1987(La). --Saint-Joseph-de-Beauce : Société du patrimoine des Beaucerons ; Saint-Joseph-de-Beauce : Corporation du 250e anniversaire de la Beauce, 1990. 381p.

Binette, Gérard. --Mariages de Notre-Dame (Montréal), 1851-1985. --Montréal : Bergeron, 1988-1990. 11 volumes.

Brassier, Jean. --Montréal en 1781 : Déclaration du fief et seigneurie de l'isle de Montréal au papier terrier du domaine de Sa Majesté en la province de Québec en Canada, faite le 3 février 1781. --Montréal : Payette Radio, 1969. 495p.

Duval, Roger. --Complément au répertoire de mariages du comté de Yamaska : Saint-Gérard Majella, diocèse de Nicolet 1906-1976, avec annotations marginales. --S.L. : s.n., 1976. 23p.

Faribault-Beauregard, Marthe. --Population des forts francais d'Amérique, XVIIIe siècle. --Montréal : Bergeron, 1982-1984. 2 volumes.

Fontaine, Nicole. --Mariages dans le district judiciaires de Saint-Francois des Cantons de l'Est, Québec, 1815-1879 ; des régistres de seize confessions religieuses autres que catholiques = Marriages in the district of St-Francis of the Eastern Townships, Québec, 1815-1879. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1987. 2 volumes.

Gaboury, Jean. --Mariages de Notre-Dame du Chemin (Québec), 1909-1979. --Montréal : Bergeron, 1988. 182p.

Gareau, G.-Robert. --Mariages de Lachine, (Saints-Anges), 1676-1970. --Montréal : Bergeron, 1973. 418p.

Gingras, Robert-Edmond. --Répertoire des mariages, série Rivière-du-Loup et Témiscouata. --Québec : Société de généalogie de Québec, 1988-1991. 4 volumes.

Goulet, J.-Napoléon. --Nécrologie, 1766-1957, annotations marginales, 1838-1957, St-Henri (comté de Lévis). --Montréal : Bergeron, 1979. 95, 83p. (Publication / Bergeron ; 53).

Imbeau, Jules. --Répertoire du Christ-roi de Joliette. --Montréal : Centre de généalogie S.C., 1991. 252p. (Publication / Centre de généalogie S.C. ; 137).

Laliberté, Serge. Mariages des paroisses du "Grand Saint-Jérôme", comté de Terrebonne, 1950-1970. --Montréal : Bergeron, 1985. 327p.

Leblanc, Mme Euclide. --Saint-Jacques de l'Achigan, mariages 1774-1987. --Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, 1988, 231p.

Lépine-Amyot, Louise. --Saint-Paul, comté de Joliette : mariages, baptêmes, sépultures, 1786-1986. --Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, 1988. 3 volumes.

Marcoux, Mario. --St-Adrien d'Irlande, 1879-1979. --Saint-Adrien- d'Irlande : s.n., 1979. 600p.

Mariages de la paroisse Saint-Jacques de Montréal, 1873-1984. -- Montréal : Société généalogique canadienne-française, 1987-. 12 volumes.

Modes de vie de la population de Place-Royale entre 1820 et 1859 : l'information archéologique. --Québec : Publications du Québec ; Québec : Ministère des Affaires culturelles, 1990. 284p.

Naissances, 1815-1879, district Saint-François : registres de seize confessions religieuses autres que catholiques = Births, 1815-1879, district of Saint-Francis, from the Church Records of Sixteen religious denominations, catholics not inclued. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1991. 2 volumes.

Paroisse de Sainte-Anne-du-Sault, 1888-1988 (La). --Sainte-Anne-du-Sault : Paroisse de Sainte-Anne-du-Sault, 1987. 546p.

Pérodeau, Gérard. --Mariages de la paroisse St-Joseph (Montréal), 1868-1893. --Montréal : Bergeron, 1986. 415p.

Répertoire de mariages du comté de Compton, province de Québec : 20 paroisses, 1951-1970 inclusivement. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de L'Est, 1983. 181p.

Répertoire de mariages du comté de Compton, 1971 à 1988 inclus. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1990. 93, 23p.

Répertoire de mariages du comté de Stanstead, province de Québec : 20 paroisses, 1951-1970 inclusivement. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1983. 322p.

Répertoire des mariages, comté de Frontenac (Division de recensement), début-1980. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1985. 3 volumes.

Répertoire des mariages de la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire, comté de St-Hyacinthe, 1776-1989 inclus. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1990. 281p.

Répertoire des mariages du comté de Stanstead, 1971-1988 inclus. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1990. 172p.

Répertoire des mariages du comté de Saint-Hyacinthe. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1991. 212p.

Saint-Joseph de Coleraine, 1891-1991. --Sherbrooke : L. Bilodeau, 1990. 437p.

Saint-Nicéphore, 1916-1991. --Sherbrooke : L. Bilodeau, 1990. 389p. (Les Albums souvenirs québécois).

Société de généalogie des Cantons de l'Est. --Répertoire des mariages du Comté de Richmond, 1971-1988 inclus. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1990. 190p.

Société de généalogie des Cantons de l'Est. --Répertoire de mariages du comté de Richmond, province de Québec, 21 paroisses 1951-1970 ou 1973 inclusivement. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de l'Est, 1983. 386p.

Société de généalogie des Cantons de l'Est. --Répertoire des mariages du comté de Richmond (dans les Cantons de l'Est, province de Québec), quinze paroisses, du début à 1950 incl. --Cap-Rouge : D.Campagna, 1970. 558p.

Ste-Julienne : mariages, annotations, baptêmes, sépultures, 1853-1986. --Joliette : Société de généalogie de Lanaudière, 1986. 1 volume (pag.multiple).

Tingwick, 125 ans de souvenirs. --Tingwick : Paroisse Saint-Patrice de Tingwick, 1987. 597p.

Tremblay, Sylvie. --Mariages de la paroisse St-Thomas d'Aquin (Québec), 1950-1981. --Montréal : Bergeron, 1984. 68p.

Revues :

Bulletin des recherches historiques. --Vol. 1, no 1 (Janv. 1895)- Vol.70, no 2 (Avril 1968). --Québec, 1895-1968. --70 volumes.

L'Entraide généalogique. --Vol. 1, no 1 (1978) -. --Sherbrooke : Société de généalogie des Cantons de L'Est, 1978-.

Revue d'histoire de l'Amérique française. --Vol. 1, no 1 (Juin 1947) -. --Montréal : Institut d'histoire de l'Amérique française, 1947-.

L'Ancêtre. --Vol. 1, no 1 (septembre 1974) -. --Québec : Société de généalogie de Québec, 1974-.

Mémoires de la société généalogique canadienne-française. --vol. 1, no 1 (Janvier 1944) -. --Montréal : Mémoires de la société généalogique canadienne-française, 1944-.

Estuaire généalogique. --Vol. 1, no 1 (1982). --Rimouski : Société généalogique de l'Est du Québec, 1982-.

Connections. --Vol. 14, no 2 (Décembre 1991)-. --Pointe Claire Station : Quebec Family History Society.

Lost in Canada?. --Vol. 16, no 3 (Hiver 1991/92). --St-Paul, Minnesota : NWTF & FHC.

Héritage. --(Novembre 1988)- . --Trois-Rivières : Société de généalogie de la Mauricie et des Bois-Francs.

Dons :

Allaire, J.-B.-A. (Jean-Baptiste-Arthur), 1866-1943. --Dictionnaire biographique du clergé canadien-français. --S.L. : s.n., 1910-1934. 6 volumes. Don de Mme Gisèle Langlois-Martel.

Concours: "Quel nom me donneriez-vous?

Notre bulletin s'est trouvé un nom: **"Le Bercail"**. Chaque généalogiste cherche à trouver l'origine de ses ancêtres. Le bercail signifie: famille, maison, pays natal. C'est aussi un acrostiche, en décomposant le mot bercail cela signifie: Le **B**ulletin d'**E**ntraide pour **R**echerche et **C**onsultations sur les **A**ncêtres aux fins d'**I**dentification et de **L**ocalisation.

Félicitation à notre gagnante **Nicole Robert Carrier** qui recevra un répertoire de son choix.

Nous remercions tous les autres participants qui nous ont fait parvenir leurs suggestions. Le choix fut difficile, car plusieurs suggestions ont retenu notre attention.

Voici donc les autres choix:

Le Berceau	La Mine d'Or
Dynastie	Le filon de l'Amiante
L'Aventure	Le Pisteur
Le Bateau	L'Intermédiaire
L'Aïeul	Le Butin
La Souche	L'Ascendance
La Parenté	Filiation
Archive	Nos Racines
Nos Ancêtres	L'Ancêtre
Le Trait d'Union	

"Le Bercail" travaille énergiquement afin de vous offrir des articles qui piqueront votre curiosité et vous renseigneront sur plusieurs aspects d'une démarche généalogique.

Merci à tous et à toutes.

Ghislaine Morin #15

Divers

Nous sommes à la recherche de bénévoles pour effectuer la vérification de données dans les presbytères des paroisses de vos villages et villes. Vous avez un peu de temps à donner, contactez Jocelyne Vallières au no: 338-5954, ou Ghislaine Morin au no: 338-8379

Pour les personnes capables d'entrer des données sur ordinateur, contactez Jocelyne Vallières au no: 338-5954.

Questions

1- Je cherche le lieu de naissance, le lieu et la date de mariage de Jean Lalancette marié à Lucrèce Villeneuve. Il a déménagé à St-Alexis-de-Grande-Baie vers 1842. Il a eu cinq enfants dont Jean Lalancette marié à Marie-Anna Dufour le 3 juillet 1888 à St-Alexis-de-Grande-Baie. (membre no: 088).

2- Je cherche le lieu de naissance de Pierre Martin, époux de Rosalie Desrochers. Son fils Jean-Baptiste, épousa Antonia Bédard, fille de Pierre et Reine Lafond le 29 février 1892 à Ste-Julie-de-Somerset. Pierre était cultivateur à la mission Notre-Dame-de-Lourdes. (086).

3- Je recherche les parents de Marie Toulouse, celle-ci s'est mariée le 10 juin 1782 à Sainte-Marie-de-Beauce avec Antoine Bolduc. (073)

4- Je recherche la date et le lieu de mariage de Marie-Louise Samson, ainsi que ses parents. Elle s'est mariée à Joseph Belleau dit Larose. (073)

5- Qui sont les parents de **Robert Evans Tencarre**? Robert fut inhumé le 6 janvier 1880 à l'âge de 72 ans à Inverness. Cette famille serait d'origine Irlandaise et de religion Anglicane. Tous les renseignements concernant cette famille sont les bienvenus.

6- Qui sont les parents de **Charles Turcotte** marié le 22 novembre 1825 à Ste-Marie à Marie Boivin. Je cherche la date et lieu de mariage également.

IMPORTANT

Lorsque vous nous écrivez pour nous soumettre vos questions ou vos correctifs **indiquez toujours votre numéro de membre**.

Envoyez vos lettres à:

Société généalogique de la région de l'Amiante
A/S Ghislaine Morin
1382, Bellevue nord
Thetford Mines
G6G 6Z7

Qui sera la 150e personne à devenir membre de notre Société?

A l'heureux (se) élu(e) sera offert un répertoire de son choix, publié par notre Société.

Bibliographie et références

1. Chronique de l'Amérique, Larousse, p.551

2. Greenhous Brereton, Le Canada et la bataille de Vimy, 9-12 avril 1917, Ottawa, 1992, 151p.

3. Boulanger, Arthur, Carnet de notes, Collège de la région de l'Amiante.
N.B. Les extraits du carnet de notes d'Arthur Boulanger ont été reproduits fidèlement.

4. Boulanger, A. op.cit.

5. Boulanger, A., op.cit.

6. Souvenirs de vaillance, pour commémorer le 60e anniversaire de l'armistice de la première guerre mondiale, publication autorisée par le Ministre des Affaires des anciens combattants, 1982.

7. Brereton, G., op. cit.

8. Brereton, G., op. cit. p.42

9. Boulanger A., op.cit

10. Brereton G., op. cit p.43

11. Brereton, G., op.cit. p. 43

12. Boulanger, A., op.cit.

13. Lacoursière, Jacques, Bizier, Hélène-Andrée, Nos Racines, Editions TransMo, Montréal, 1983, chapitre 121, p.2427.

14. Chouinard Yves, Exploration 03, Centre Educatif et Culturel inc., Montréal, 1988, p.21

15. Provencher, Jean, C'était l'hiver, Edition du Boréal, Montréal, 1986, pp.: 133-134.

16. Bélanger, Laurent, Le Chemin Craig, "La Tribune", 21 février, 1977.

17. Bélanger, L., op.cit.

18. Collaboration, Leeds Tome 1 Historique et Organismes, publié par la paroisse de St-Jacques-de-Leeds, 1977, p. 14

19. Bélanger, L., op.cit

20. Collaboration, Leeds Tome 1 Historique et Organismes, publié par la paroisse de St-Jacques-de-Leeds, 1977, p. 14

21. Collaboration, St-Adrien d'Irlande 1879-1979, 1979, pp. 28-29.

22. Bélanger, Laurent, Le Chemin Craig, "La Tribune", 26 février 1977.

23. Collaboration, St-Adrien d'Irlande 1879-1979, 1979, pp. 28-29.

24. Bélanger, L., op.cit, 26 février 1977.

25. Bélanger, L., op.cit, 26 février 1977.

26. Lacoursière, Jacques, Nos Racines, Editions Trans Mo, Montréal, 1983, chapitre 71, page 1436-1437.

27. Société généalogique de la région de l'Amiante, The Anglo-Protestants of Megantic County, 1826-1991, Thetford Mines, 1992.

28. Extrait intégral de "Leeds - les familles", publié en 1977 par la fabrique de St-Jacques-de-Leeds.

KINNEAR, James G., Kinnear's Mills, James G. Kinnear, King, Ontario, 1971, pp. 3 à 6.

RAWLINGS, Gwen, The pionneers of Inverness Township, Elizabeth Harwood, 1979, pp. 13 et 13.

MCKILLOP, Dugald McKenzie, Annals of Megantic County, D. McGillop, Lynn, Mass., 3e édition 1962, pp. 93 à 99.

Collaboration, 150 ans de Souvenirs 1834-1984 St-Ferdinand d'Halifax, 1984, pp. 34 à 40.